

« Rome »

ou

" Le Génie du peuple romain "

(Montesquieu et HEGEL)

" le peuple qui, après les Grecs, devait avoir une valeur historique universelle " (Hegel)¹

Nous avons tous baigné dans le culte des Romains -" la vénération qu'inspire l'Antiquité (...) [et] les louanges des anciens Romains " (Machiavel²)-, et l'Histoire vécue ou enseignée ne cesse de s'y référer, avec plus ou moins de bonheur (pertinence) : " la Révolution de 1789 à 1814 se drapa successivement dans le costume de la République romaine, puis dans celui de l'empire romain " (Marx). Similairement à notre langue, notre histoire se confond avec la leur, celle-ci jetant, après la Grèce, les bases culturelles, institutionnelles, juridiques et politiques de celle-là, au point que l'on reprendra à son propos la célèbre formule d'Horace, déjà citée par l'auteur du *Capital* : "*De te fabula narratur*"³. Rien de plus essentiel donc que de revenir à elle, afin de pointer et souligner les linéaments de nos propres débats, difficultés et problèmes parfois les plus contemporains, quand ce n'est pas les plus immédiatement actuels, et partant de mieux « comprendre » à la fois cette dernière et conséquemment nous-mêmes : notre propre Présent.

On y trouve en effet des leçons valables encore et toujours, comme l'ont noté deux penseurs, Montesquieu (*Considérations sur les causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence*) et Hegel (*Leçons sur la Philosophie de l'Histoire universelle*, Troisième Partie, *Le Monde romain*) qui, pour dissemblables qu'ils aient été par ailleurs dans leurs démarche et conclusions, partagent le même postulat de la continuité et/ou rationalité de l'Histoire :

" Ce n'est pas la fortune qui gouverne le monde ... Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent ; tous les accidents sont soumis à ces causes ; et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un état, il y avait une cause générale qui faisait que cet état devait périr par une seule bataille : en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers." (Montesquieu)

" La seule idée qu'apporte la philosophie est cette simple idée de la *Raison* que la raison gouverne le monde et que par suite l'histoire universelle est rationnelle. ... La réflexion philosophique *n'a d'autre but que d'éliminer le hasard. La contingence est la même chose que la nécessité extérieure : une nécessité qui se ramène à des causes qui elles-mêmes ne sont que des circonstances externes.*" (Hegel)⁴

Le philosophe de l'*Encyclopédie des sciences philosophiques* ne manque d'ailleurs jamais l'occasion de rendre hommage à " l'*Esprit des Lois* de Montesquieu " dont il loue précisément et vigoureusement " cette grande idée ... [de] totalité [vérité rationnelle / systématique] "⁵.

Dans le cas qui nous occupe il s'agit d'appréhender comment s'est formée la puissance romaine, quels ont été sa nature et son rôle dans le procès historique d'ensemble et pourquoi elle a périclité, tout en laissant des traces importantes dont nous nous rappelons et « vivons » encore aujourd'hui ; bref il s'agit de s'interroger méthodiquement sur son sens global ou sa valeur finale véritable. Et pour répondre à ce genre de question décisive, on complétera l'historique, déjà réfléchi néanmoins, des *Causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence* de Montesquieu par la méditation, plus approfondie (philosophique) sur *Le Monde Romain* et l'Idée ou le « Principe » qui le sous-tend-structure, des *Leçons sur la Philosophie de l'Histoire universelle* professées par Hegel.

¹ C.C.G.R.D. p. 133 (Gall./Folio) et Ph.H. pp. 219 et 212 (Vrin)

² *Discours Première Décade Tite-Live* Av¹-Propos L. I. et II. ; cf. égal. Montesquieu, E.L. VI. XIV.

³ *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte I* p. 173 et *op. cit.* Préf. 1^{ère} éd. all^{de} p. 18 (Éds. sociales)

⁴ C.C.G.R.D. p. 199 et Ph.H. Introd. p. 22 – R.H. p. 48

⁵ Ph.H. Introd. p. 21 et H.Ph. VI. p. 1741 ; cf. R.H. II. p. 146 ; D.N. IV p. 176 et Ph.D. §§ 3 R., 261 R. et 273 R.

I. L'Histoire de Rome

L'écrivain des *Considérations sur les causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence* inscrit d'emblée l'analyse de "la Ville Éternelle" (342)⁶ dans une perspective exemplaire universelle.

" L'histoire moderne nous fournit un exemple de ce qui arriva pour lors à Rome, et ceci est bien remarquable : car les hommes ont eu dans tous les temps les mêmes passions, les occasions qui produisent les grands changements sont différents, mais les causes sont toujours les mêmes." (65)

Il y anticipe la prémisse épistémologique de son Opus Magnum, *De l'Esprit des lois* (Avert.):

" J'ai d'abord examiné les hommes, et j'ai cru que, dans cette infinie diversité des lois et des mœurs, ils n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies. J'ai posé les principes, et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée avec une autre loi, ou dépendre d'une autre plus générale."

Ce livre précontient au demeurant maints chapitres du Grand-Œuvre.

Il participe de " *l'histoire réfléchie* ", elle-même précurseur de " *l'histoire philosophique* " ⁷, cherchant comme elle à " rendre raison " des actes, au lieu de se contenter de les narrer, selon le *Projet de Préface* (340), et ce nonobstant le positivisme parfois pesant de " l'illustre Montesquieu ", positivisme que lui reprochera justement et pertinemment J.-J. Rousseau dans *l'Émile* ⁸. Mêlant étroitement l'exposition factuelle brute et l'interprétation causale des faits, son rédacteur nous propose en cet ouvrage un tableau circonstancié et sensé de l'histoire romaine depuis ses lointaines origines jusqu'à sa chute définitive, à mi-chemin entre la pure et simple chronique historiographique (science positive) et l'authentique théorie historique (philosophie). Nous nous concentrerons surtout sur la seconde, la première n'offrant, à l'instar de toutes les histoires historiennes, qu'un intérêt fort limité et ne relatant de toute façon que des actions et des personnages souvent soumis aux caprices d'une mémoire très partielle ou sélective.

" Les places que la postérité donne sont sujettes, comme les autres, aux caprices de la fortune." (66)

Pour inévitable que paraisse une telle « distorsion » idéologique, la *Philosophie de l'Histoire* tentera de la dépasser, en resituant les événements dans leur contexte intégral.

1. Grandeur

L'historien présent repère lui d'entrée les raisons de la grandeur des Romains, et ce dès Romulus : la " guerre " (63), l'« ouverture » aux autres (64) – dont il avait déjà prononcé vingt ans auparavant l'apologie dans sa *Dissertation sur la politique des Romains dans la religion* – et " sa liberté ... l'âme qui le [l'État romain] faisait mouvoir " (70).

" Voilà l'origine des triomphes, qui furent dans lui suite la principale cause des grandeurs où cette ville parvint. ... Et on doit remarquer que ce qui a le plus contribué à rendre les Romains les maîtres du monde, c'est qu'ayant combattu successivement contre tous les peuples, ils ont toujours renoncé à leurs usages sitôt qu'ils en ont trouvé de meilleurs." (64)
De celles-ci il voit le signe avant-coureur dans l'emprunt du bouclier sabin par le fondateur de Rome, à la place de son propre bouclier argien, et le contre-exemple dans " la tyrannie des décemvirs " (70).

⁶ Les chiffres entre parenthèses renvoient à la pagination de l'édition Folio, Gallimard 2008

⁷ *Ph.H.* Introd. pp. 19-21

⁸ Vide *op. cit.* V. 3.

A celle-là, " une guerre éternelle ... la guerre continuelle " menée par les Romains contre quasi tous, et à ce qu'elle implique, " une profonde connaissance de l'art militaire " (67), " le seul art " (72) glorifié chez eux, il consacra, après Machiavel⁹, tout le chapitre II, *De l'art de la guerre chez les Romains*, dont le maître mot s'avère " l'éducation des soldats romains ... [base de] la discipline militaire " (73-74), sans parler des nombreux passages évoquant leurs exploits armés.

Mais leur réussite exige une explication plus profonde, si, au lieu de rester à la surface des choses, on veut éclairer réellement le passé et ne point métamorphoser les Romains en êtres anhistoriques ou d'exception, sans rapport avec nous.

" Ceci demande qu'on y réfléchisse, sans quoi nous verrions des événements sans les comprendre ; et, ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous." (77)

Et l'on découvrira cette dernière, comme toujours, du côté des institutions, en l'occurrence dans une équitable répartition des biens (propriétés), seule propice à intéresser également tous à la défense de la patrie voire à son extension.

" Les fondateurs des anciennes républiques avaient également partagé les terres : cela seul faisait un peuple puissant, c'est-à-dire une société bien réglée ; cela faisait aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très grand, à défendre sa patrie." (77-78)

Telle est la condition indispensable d'une Cité « juste » et humainement viable, en l'absence de laquelle on ne trouve que " des riches et des pauvres ... [et] presque plus de citoyens ni de soldats", la société se déchirant ou divisant alors en deux camps, " celui des pauvres et celui des riches, habitant sur le même territoire et toujours complotant l'un contre l'autre " (Platon¹⁰).

Tant que dura cette législation, Rome put s'en remettre à ses propres forces et à la fois s'élever, se défendre et s'agrandir ; ensuite débuta la corruption et la décadence avec l'apparition du " luxe " et corrélativement de la misère (78).

" Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement, et cela se sentit bien quand elle fut corrompue." (78-79)

Tite-Live déplorait ce déclin en son *Histoire de Rome* écrite au I^{er} siècle av. J.C. et, un siècle plus tôt, le tribune de la plèbe Gracchus l'avait reproché à ses concitoyens nobles dans l'une de ses harangues (79). Tout cela illustre la nécessité de " la vertu ... [dans] une république ... [ou] un état libre " (81) et confirme la vérité qu'explicitera l'*Esprit des Lois* :

" Ce que j'appelle la *vertu* dans la république est l'amour de la patrie, c'est-à-dire l'amour de l'égalité. Ce n'est point une vertu morale, ni une vertu chrétienne, c'est la vertu politique. (...) Mais, dans un État populaire, il faut un ressort de plus, qui est la VERTU."¹¹

Et cette *vertu* résume somme toute le régime de Liberté (Égalité) des premiers Romains.

⁹ Vide *L'art de la guerre* II. ; cf. *Les Discours sur la Première Décade de Tite-Live*, L. II. et *Le Prince* chap. V

¹⁰ *Rép.* VIII. 551 d ; cf. égal. IV. 422 e - 423 a et *Lois* III. 679 bc ; V. 744 d

¹¹ *E.L. Avert.* - III. 3. ; cf. égal. Hegel, *Ph.H.* p. 194 et *La positivité de la religion chrét.* App. p. 206 (Suhrkamp)

C'est elle qui sauva en dernière instance Rome, lorsqu'elle fut confrontée à des périls, et qui a rendu possibles ses impressionnants et multiples succès militaires.

" Rome fut sauvée par la force de son institution." (89)

Au-delà des circonstances contingentes de la guerre, elle fut "la vraie cause" (90) de sa victoire sur les Carthaginois et de la revanche de Scipion sur "Hannibal ... cet homme extraordinaire" (88), lors des fameuses Guerres Puniqes (3^e siècle av. J.C.), relatées par le grec Polybe en son *Histoire*. Puis par après cette même qualité permit aux Romains de se lancer à la conquête du monde.

" Car les Romains eurent à peine dompté les Carthaginois, qu'ils attaquèrent de nouveaux peuples, et parurent dans toute la terre pour tout envahir." (93)

Ce qu'ils firent en soumettant tout d'abord "la Grèce, ... la Macédoine, ... la Syrie et ... l'Égypte" (93-102), et devenant progressivement, par l'action concertée et conjuguée des "armées ... [et du] sénat" (102-103), les "Maîtres de l'univers, [dont] ils s'attribuèrent tous les trésors" (112).

Insidieusement mais sûrement "la république romaine ... [se transforma en] l'empire [romain]".

" Ainsi Rome n'était pas à proprement parler une monarchie ou une république, mais la tête du corps formé par tous les peuples du monde." (114)

Sans céder à "la folie des conquérants de vouloir donner à tous les peuples leurs lois et leurs coutumes", ils n'en imposèrent pas moins leur joug à tous ou presque, à ceux en tout cas qui comptaient à l'époque sur la scène historique réelle et qui "ne faisaient un corps que par une obéissance commune" à leur pouvoir, ce dernier leur accordant certes parfois en retour le statut de citoyens " Romains " (114-115). Ce processus de « romanisation » forcée connaîtra son apogée, mais également son point d'inflexion, suite aux campagnes épuisantes contre Mithridate, Roi du Pont (Turquie), au I^{er} siècle av. J.C., qui se conclurent par l'éclatant mais coûteux triomphe de Pompée.

" Pompée ... acheva le pompeux ouvrage de la grandeur de Rome. Il unit au corps de son empire des pays infinis, ce qui servit plus au spectacle de la magnificence romaine qu'à sa vraie puissance ;" (117-118)

Les bénéfices qu'en retirèrent les Romains ne compensèrent point leurs pertes.

Loin de résoudre les problèmes internes de Rome, les conflits extérieurs, l'imitation des coutumes étrangères et le butin ou la prospérité qui les accompagnaient, ont exacerbé ce qu'il faut bien considérer comme un spécimen "de luttes de classes, ... patricien et plébéien ..." (Marx¹²), qui y avait vu le jour et que ces différents éléments n'ont pu que conforter.

" Pendant que Rome conquerrait l'univers, il y avait dans ses murailles une guerre cachée ; c'étaient des feux comme ceux de ces volcans qui sortent sitôt que quelque matière vient en augmenter la fermentation." (118)

En effet après l'abolition de la royauté, " le gouvernement était devenu aristocratique ", aux mains des seuls nobles. Or sous un tel gouvernement et au sujet des "magistratures curules", les organes du pouvoir, la discorde entre " les patriciens ... [ou] les sénateurs ... et le peuple ... [ou] les plébéiens " s'installa inéluctablement, chaque parti privilégiant ses intérêts.

¹² *Manifeste du Parti communiste I.*

Et en dépit des concessions consenties par ceux-là, telle la création des "tribuns" du peuple, "des contestations continuelles", renforcées par la vindicte de "la populace", s'élevèrent (118-120).

Pire, l'amollissement des mœurs et l'enrichissement de particuliers, y compris issus de la plèbe et qui accédèrent ainsi à la noblesse, deux phénomènes liés incontestablement à la guerre, donnèrent un tour encore plus radical et violent à cette lutte sociale, comme en témoigne l'épisode des Gracques.

" Mais, comme les mœurs anciennes n'étaient plus, que des particuliers avaient des richesses immenses, et qu'il est impossible que les richesses ne donnent du pouvoir, les nobles résistèrent avec plus de force que les patriciens n'avaient fait ; ce qui fut cause de la mort des Gracques et de plusieurs de ceux qui travaillèrent sur leur plan."

Tant que ces abus ou excès furent contrôlés et limités par la "magistrature ... des censeurs" (122), les Romains se conservèrent et préservèrent l'excellence de leur régime, dépendante par ailleurs de l'*ethos* de la société (vertu) et de la puissance de son Institution, le Sénat.

" Le gouvernement de Rome fut admirable en ce que, depuis sa naissance, sa constitution se trouva telle soit par l'esprit du peuple, la force du sénat, ou l'autorité de certains magistrats, que tout abus du pouvoir y put toujours être corrigé." (124)

Celui d'Angleterre, sur lequel l'auteur ne tarit pas d'éloges ultérieurement, s'en serait inspiré (125). Nous le suivrons difficilement ici¹³.

Cependant c'est précisément ce que la nature des campagnes militaires interdit de perpétuer, elle qui aurait été l'une des *Deux causes de la perte de Rome* (chapitre IX), parmi les plus importantes. Tenant les soldats éloignés de la Cité pendant de longues années, elle leur fit perdre "l'esprit de citoyens" et les habitua à s'attacher davantage à "leur général" qu'à la Patrie.

" Ce ne furent plus des soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César ... et la république fut perdue." (126)

Cela même qui constitua leur *Grandeur* conduisit les *Romains* à la *Décadence* logique-inévitable. La seconde cause de celle-ci fut l'extension démesurée de la Ville et de son droit.

" Si la grandeur de l'Empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins."

Mais n'était-elle pas subordonnée à la première, vu qu'elle résulte de la situation provoquée par l'expansion militaire même ?

Obligée, sous la pression de ses Alliés, à partager la citoyenneté romaine, "le droit de bourgeoisie chez les Romains", avec eux, puis à terme avec tous (127), Rome vit son identité et unité se déliter ou se diluer peu à peu et perdit son « âme » : ses esprit et valeurs républicaines.

" Pour lors Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit, un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité."

¹³ Vide E.L. XI. VI. *De la Constitution d'Angleterre* et notre étude *L'Angleterre ou la vérité du Libéralisme*

N'incarnant plus qu'" une espèce de fiction " juridique, la « romanité » cessa de former le ciment d'une nation et ne figura plus que le lien externe d'une mosaïque de peuples, aux institutions, représentations, us et coutumes disparates et divergents.

" La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble, et, comme on n'était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome des mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus." (128)

" L'anarchie " culturelle et politique l'emporta dès lors sur l'unité, même traversée par " des divisions qui ... y étaient nécessaires " ; d'où la conclusion qui paraît évidente :

"Cefutuniquementla grandeurdelarépubliquequifit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires."
Le colonialisme, l'expansionnisme ou l'impérialisme romain eût été la source de tous leurs maux.

L'on corrigera néanmoins Montesquieu : car s'il a raison d'affirmer que " ces divisions " internes ne sont nullement incompatibles avec une "vraie ... union d'harmonie" (129), qui se réduirait sinon à " l'accord du despotisme asiatique ", il n'en demeure pas moins vrai qu'un État ne succombe jamais qu'à ses " propres divisions ", surtout quand elles atteignent un degré extrême, et non à un ennemi venu du dehors, résidât-il à l'intérieur de son territoire. Et cela fut effectivement le cas dans la Rome antique, ne serait-ce qu'avec l'existence des esclaves, thème que le baron de la Brède passe ici étrangement sous silence ; et l'on sait que sur la question de l'esclavage sa position reste controversée¹⁴. Partant le facteur exogène peut précipiter la déchéance d'un pays, il ne saurait la produire, d'autant qu'une Autorité bien réglée, se doit de prévoir une telle possibilité et d'y remédier, ce que le Gouvernement et les Lois romaines n'ont pas su faire, comme le reconnaît implicitement l'écrivain.

" Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république ; mais c'est une chose qu'on a vue toujours, que de bonnes lois, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie, parce qu'elles étaient telles que leur effet naturel était de faire un grand peuple et non pas de le gouverner." (130)

Platon l'enseignait à propos d'Athènes et de la Guerre du Péloponnèse en son *Dialogue* historique¹⁵. Le chapitre suivant, au titre significatif, *De la corruption des Romains*, le vérifiera.

2. Décadence

Plus en conformité avec sa théorie générale, le penseur, tout en commençant par mettre en cause " la secte d'Épicure " (131) provenant de Grèce, dans la déliquescence des mœurs romaines, attribuera finalement celle-ci à leur propre structure sociale.

" Ceux qui avaient d'abord été corrompus par leurs richesses le furent ensuite par leur pauvreté."

Cette dépravation ne se fit pourtant pas en un jour, mais renvoie à un lent et fatidique processus qui n'empêcha point les Romains de cultiver encore leurs vertus primitives, quitte à en exhiber d'ores et déjà les limites patentes.

" Cependant, quelle que fût la corruption de Rome, tous les malheurs ne s'y étaient pas introduits ; car la force de son institution avait été telle qu'elle avait conservé une valeur héroïque et toute son application à la guerre, au milieu des richesses, de la mollesse et de la volupté ; ce qui n'est, je crois, arrivé à aucune nation du monde." (133)

¹⁴ Vide *E.L.* XV. passim et en particulier V.

¹⁵ *Ménexène* 243 d

La valeur paradigmatique de l'histoire de Rome –en quoi elle nous parle encore aujourd'hui– n'en est que plus grande : celle d'une société capable de maîtriser les autres, mais incapable de régler les antagonismes de la sienne.

Peuple guerrier, s'il en fut, ces derniers continuèrent longtemps à s'illustrer au combat et à mépriser par contre tout ce qui ne relevait pas de l'art militaire, le commerce et les arts et métiers en particulier, sans parler des beaux-arts, des sciences et de la philosophie.

"Les citoyens romains regardaient le commerce et les arts comme des occupations d'esclaves; ils ne les exerçaient point. S'il y eut quelques exceptions, ce ne fut que de la part de quelques affranchis qui continuaient leur première industrie ; mais, en général, ils ne connaissaient que l'art de la guerre, qui était la seule voie pour aller aux magistratures et aux honneurs. Ainsi les vertus guerrières restèrent après qu'on eut perdu toutes les autres." (133-134)

Ainsi ils prolongèrent voire accrurent leur « domination » sur le monde –n'est-ce pas en cette période que " César ... cet homme extraordinaire " (140) conquiert la Gaule?-, nonobstant leurs querelles ou guerres intestines entre factions ou généraux, Marius et Sylla, Pompée et César ou Antoine et Octave.

"Vous remarquerez que dans ces guerres civiles qui durèrent si longtemps, la puissance de Rome s'accrut sans cesse au dehors. Sous Marius, Sylla, Pompée, César, Antoine, Auguste, Rome, toujours plus terrible, acheva de détruire tous les rois qui restaient encore." (141)

Cependant en son sein " il était ... impossible que la république pût se rétablir " (146), malgré l'austère et vertueux Caton (150), l'anarchie favorisant systématiquement un pouvoir dictatorial, selon l'invariable et toujours actuelle leçon platonicienne¹⁶.

Aussi c'est tout naturellement qu'après l'assassinat de César et la bataille d'Actium, Octave, son fils adoptif et héritier, établit l'empire.

" Auguste (c'est le nom que la flatterie donna à Octave) établit l'ordre, c'est-à-dire une servitude durable : car dans un état libre, où l'on vient d'usurper la souveraineté, on appelle règle tout ce qui peut fonder l'autorité sans bornes d'un seul ; et on nomme trouble, dissension, mauvais gouvernement, tout ce qui peut maintenir l'honnête liberté des sujets." (155)

Et sous son nouveau nom, Auguste asservit régulièrement les Romains, tout en maintenant les apparences "de la dignité du sénat et de son respect de la république" (157) et même de la liberté.

" Auguste, rusé tyran ... les conduit doucement à la servitude ... et pendant que, sous Auguste, la tyrannie se fortifiait, on ne parlait que de liberté." (157-158)

La réalité d'un régime et sa représentation idéologique diffèrent énormément.

Entre son règne et celui de ses descendants, tels Tibère avec sa "cruelle tyrannie ... à l'ombre des lois" (162), Caligula ou Claude et leur "épouvantable tyrannie", il y avait plus qu'une nuance. Curieusement mais de manière compréhensible le peuple, qui de toute façon ne se faisait pas la même idée que nous de " cette vertu que nous appelons humanité " (168), ne détestait point ces derniers qui précédaient souvent ses attentes.

¹⁶ Vide *Rép.* VIII. 564 a et *Lois* III. 699 e

" Le peuple de Rome, ce qu'on appelle *plebs*, ne haïssait pas les plus mauvais empereurs. Depuis qu'il avait perdu l'empire et qu'il n'était plus occupé à la guerre, il était devenu le plus vil de tous les peuples ; il regardait le commerce et les arts comme des choses propres aux seuls esclaves ; et les distributions de blé qu'il recevait lui faisaient négliger les terres ; on l'avait accoutumé aux jeux et aux spectacles. Quand il n'eut plus de tribuns à écouter ni de magistrats à élire, ces choses vaines lui devinrent nécessaires, et son oisiveté lui en augmenta le goût ;"

Anticipant et promouvant ce goût populaire pour le Pain et les Jeux (*Panem et Circenses*), Caligula, Néron, Commode, Caracalla furent aimés et "regrettés du peuple à cause de leur folie même" (169). Tant il est vrai qu'on ne réduit les hommes à l'esclavage qu'avec leur consentement, fût-il implicite, vu que nous sommes comptables aussi bien de " la servitude ... [que] de notre liberté "¹⁷.

Le long intermède de «sages» empereurs, les Antonins Nerva, "vénérable vieillard", Trajan, "prince le plus accompli dont l'histoire ait jamais parlé" (174) -qui porta à son apogée l'extension géographique de l'*Imperium romanum*, en dépit des ses échecs devant les Parthes (Perse) (176)-, le lettré Hadrien ou le stoïcien Marc-Aurèle ont pu freiner, mais non réellement inverser la dégénérescence de l'empire ; à preuve qu'à ces " meilleurs empereurs " succédèrent " de nouveaux monstres " comme Commode, le dernier des Antonins, ou Caracalla.

" La sagesse de Nerva, la gloire de Trajan, la valeur d'Adrien, la vertu des deux Antonins [Antonin le Pieux et Marc-Aurèle] se firent respecter des soldats. Mais lorsque de nouveaux monstres prirent leur place, l'abus du gouvernement militaire parut dans tout son excès ; et les soldats, qui avaient vendu l'empire, assassinèrent les empereurs pour en avoir un nouveau prix." (177-178)

S'ensuivirent de nouvelles " guerres civiles qui s'élevèrent continuellement " et épuisèrent un peu plus le corps déjà atteint, pour ne pas dire chancelant, de l'Empire.

Dans ces conflits "ceux qui avaient les légions d'Europe vainquirent presque toujours ceux qui avaient les légions d'Asie" et ce phénomène s'amplifia "depuis qu'on commença à faire des levées dans les provinces" (180), car celles-ci différaient "par la nature et par l'éducation" dans l'art militaire. L'autre effet, plus grave et insidieux, d'une telle pratique fut la contamination du modèle et du pouvoir romains par les valeurs « barbares » et la « déromanisation » subséquente.

" Ces levées, faites dans les provinces, produisirent un autre effet : les empereurs, pris ordinairement dans la milice, furent presque tous étrangers et quelque fois barbares ; Rome ne fut plus la maîtresse du monde, mais elle reçut des lois de tout l'univers."

Entre autres résultats, elle "servit beaucoup à l'établissement de la religion chrétienne" à Rome, quels que soient les "grands obstacles" (181) ou résistances qu'elle y rencontrait par ailleurs. La fin de l'empire romain, qui connut encore un répit provisoire au III^e siècle après J.C., grâce à "Claude, Aurélien, Tacite et Probus, quatre grands hommes" (187), approchait inévitablement.

Le Bas-Empire en accuse et trahit fortement tous les prodromes tout au long du IV^e siècle. Et ceux-ci se traduisent tout d'abord par l'«orientalisation» de "plusieurs empereurs", l'adoption du "faste et ... [de la] pompe asiatique ... [à l'encontre] de la mémoire des anciennes mœurs" que Julien tentera vainement de raviver " (189) ; Constantin allant jusqu'à " porter en Orient [Constantinople] le siège de l'empire " (190). La division de ce dernier en Empire d'Occident et Empire d'Orient, un instant réunifié par le même, acheva de l'ébranler.

" Ainsi, quoique l'empire ne fût déjà que trop grand, la division qu'on en fit le ruina, parce que toutes les parties de ce grand corps depuis longtemps ensemble, s'étaient pour ainsi dire ajustées pour y rester et dépendre les unes des autres." (192)

¹⁷ Platon, *Ménechène* 240 a – e ; vide égal. La Béotie, *Discours de la servitude volontaire*

En dégarnissant les frontières de ce dernier et en amollissant du coup ses soldats, par leur repos forcé, " dans le cirque et dans les théâtres ", " ce prince " a *in fine* précipité sa chute, même s'il l'a de fait sauvé un moment par " sa sagesse, sa constance, son économie, sa conduite, sa valeur, et une suite continuelle d'actions héroïques ... [des] Barbares " (193). Premier empereur à se convertir à la religion nouvelle (Christianisme), c'est lui également qui a contribué à l'origine à l'essor de l'Église chrétienne par l'Édit de Milan en 313. Au total il a néanmoins favorisé la dépendance du pouvoir romain par rapport à ses adversaires.

Son action a permis les *Nouvelles maximes prises par les Romains* (titre du chapitre XVIII.). Craignant les nations limitrophes qu'ils n'étaient plus en mesure de contenir, les Romains acceptèrent de leur verser des "tributs" (196) pour assurer la paix, ce qui greva lourdement le budget.

" Toutes ces nations, qui entouraient l'empire en Europe et en Asie, absorbèrent peu à peu les richesses des Romains ; et comme ils s'étaient agrandis parce que l'or et l'argent de tous les rois étaient portés chez eux, ils s'affaiblirent parce que leur or et leur argent fut porté chez les autres." (197)

Devant les difficultés financières occasionnées, ils furent contraints de restreindre leurs dépenses militaires, en engageant en grand nombre et à bas prix " des troupes auxiliaires ... [composées] de soldats barbares ", partageant dès lors avec eux, contrairement à tous leurs "usages" passés, leur "art militaire", au risque d'armer ainsi leurs propres ennemis et de devenir vulnérables.

" Voici en un mot l'histoire des Romains. Ils vainquirent tous les peuples par leurs maximes ; mais, lorsqu'ils y furent parvenus, leur république ne put subsister ; il fallut changer de gouvernement : et des maximes contraires aux premières, employées dans ce gouvernement nouveau, firent tomber leur grandeur." (199)

Ce " vice intérieur ", doublé du péché de l'abandon de " leur discipline militaire ", les entraîna inexorablement "dans la décadence" (359), la "« déraison »" étatique, à l'instar de la déraison psychique, débutant avec le non respect des " bons principes ", soit dès qu'on cesse d'être "l'esclave volontaire des lois" et que l'on commet " des infractions aux lois " (Platon¹⁸).

Plus radicale encore que la perte de la discipline militaire, l'érosion de la discipline civique ou sociale, soit l'exténuation de la vertu républicaine même, l'amour de l'égalité, eut des séquelles dévastatrices. Pendant longtemps les Romains parvinrent à imposer leur volonté aux autres, en exerçant leur autorité sur un mode relativement « sage ».

" Les Romains parvinrent à commander à tous les peuples, non seulement par l'art de la guerre, mais aussi par leur prudence, leur sagesse, leur constance, leur amour pour la gloire et pour la patrie."

Mais face à la charge, de plus en plus insupportable, des tributs, ces qualités politiques s'effritèrent et s'y substituèrent " la corruption " (200), l'inégalité, l'oppression et une pression fiscale intolérable, parce que très injustement répartie.

" Il n'y a point d'état où l'on ait plus besoin de tributs que dans ceux qui s'affaiblissent ; de sorte que l'on est obligé d'augmenter les charges à mesure que l'on est moins en état de les porter : bientôt, dans les provinces romaines, les tributs devinrent intolérables." (201-202)

¹⁸ Lois III. 689 b – 700 ad

En vérité "la corruption et l'inaptitude à vivre libre proviennent de l'inégalité" (Machiavel¹⁹). Rien d'étonnant que " les horribles exactions que l'on faisait sur les peuples " (202) aient rendu le nom de l'empire romain odieux à la plupart de ses sujets et ne les ait guère incités à le défendre contre les invasions barbares.

A tout prendre elles devaient leur paraître à juste titre pires que l'exploitation ou le servage féodal introduit ultérieurement en Europe par ces mêmes Barbares, celui-ci leur garantissant au moins protection et subsistance.

" Les Barbares, en rendant tant de citoyens esclaves de la glèbe, c'est-à-dire du champ auquel ils étaient attachés, n'introduisirent rien qui n'eût été plus cruellement exercé avant eux." (360)

Partant on comprend qu'ils aient préféré se révolter parfois contre leurs Maîtres actuels, plutôt que de s'opposer à des envahisseurs, souvent au demeurant de leur ethnie, et dont les agissements, pour cruels qu'ils fussent, pouvaient s'apparenter à une libération du « joug romain ». Ils trouvaient un écho à leurs plaintes dans la nouvelle religion, une religion de l'égalité ou de l'universalité : "dans le temps que l'empire s'affaiblissait, la religion chrétienne s'établissait" (203). Celle-ci sera finalement proclamée religion officielle de l'Empire par Théodose et Gratien en 380 dans l'Édit de Thessalonique et massivement reçue par les peuplades barbares postérieurement.

Les multiples invasions, Francs, Goths, Lombards, Vandales, Huns etc., qui mettront à bas l'Empire, en commençant par celui d'Occident en 476, expriment brutalement et visiblement la contradiction et la dégradation progressive de son propre régime.

" Ce ne fut pas une certaine invasion qui perdit l'empire, ce furent toutes les invasions. ... L'empire d'Occident fut le premier abattu ". (207-208)

Pour triste que puisse sembler " le destin de la ville de Rome " (361), saccagée en 410 par les Wisigoths, puis une deuxième fois en 546 par les Ostrogoths, il répond à la dure mais stricte loi de la guerre en premier lieu :

" Telle fut la fin de l'empire d'Occident. Rome s'était agrandie parce qu'elle n'avait eu que des guerres successives, chaque nation, par un bonheur inconcevable, ne l'attaquant que quand l'autre avait été ruinée. Rome fut détruite parce que toutes les nations l'attaquèrent à la fois et pénétrèrent partout." (210)

Ensuite et surtout il illustre à merveille la logique de l'Histoire qui ne procède jamais par hasard mais renvoie inmanquablement à des causes de fond, et donc à des ou une Raison(s) interne(s).

" Ce n'est pas la fortune qui gouverne le monde : on peut le demander aux Romains, qui eurent une suite continue de prospérités quand ils se gouvernèrent sur un certain plan, et une suite non interrompue de revers lorsqu'ils se conduisirent sur un autre."

Dans cette logique "le hasard d'une bataille" ne joue que le rôle accessoire d'"une cause particulière", tout se décidant au niveau plus fondamental, d'"une cause générale " (199).

¹⁹ *Les Discours sur la Première Décade de Tite-Live* L. I. XVII.

Quant à l'empire d'Orient, dénommé aussi l'Empire byzantin ou "l'Empire grec" (222), il perdura jusqu'en 1453, date de la prise de Byzance (Constantinople) par les Ottomans (les Turcs d'alors). Mais cette longévité, en dépit d'"un gouvernement si peu sensé... [et] encore plus cruel" (216-217), d'"une superstition grossière... une espèce d'idolâtrie", "des guerres contre les images" (229-231), du pouvoir exorbitant des "patriarches" et des continues" disputes des théologiens" (232-233), s'explique conjointement par les divisions, les querelles et les rivalités de leurs ennemis, les Arabes ou Musulmans, et par "le plus grand et presque seul commerce au monde" (239-240), si l'on excepte assurément les "villes d'Italie [Républiques de Venise et de Gênes]" (245), pratiqué par les Byzantins de l'époque et dont tous bénéficiaient / profitaient somme toute. Ces facteurs n'ont cependant point empêché ni le sac de Constantinople par les Croisés en 1204, après le "malheureux schisme" entre Orthodoxes et Catholiques de 1054 (242), ni sa prise par les Turcs - "ces mêmes Huns qui avaient autrefois causé tant de maux à l'empire romain" (246).

Ainsi s'achève l'Histoire de Rome - "cette fameuse usurpation du monde" (*Projet de Préface*) - la seconde étape, après la grecque, de l'Histoire de l'Europe, autant dire de la nôtre, et dont une Leçon se dégage : seule la *Vertu* (Égalité) maintient un État et lui assure prospérité et victoires. C'est justement le perfectionnement de cette Égalité, entre les nations cette fois, ou le progrès du "droit des gens" qui rend impossible l'imitation du succès romain, comme le stipulera Montesquieu dans les *Réflexions sur la monarchie universelle en Europe*, réflexions anticipées ici (77). Tout au plus bâtirait-on alors un empire de parodie, tel le *Saint-Empire romain germanique*, ou un ordre de façade, générateur des pires désordres (injustices), telle la *Pax americana* de nos jours. Tant il reste vrai que l'Histoire ne reproduit jamais à l'identique les mêmes réussites ou revers, son propre étant d'« évoluer » et non de se répéter. "Hegel fait quelque part cette remarque que tous les grands événements et personnages historiques se repèrent pour ainsi dire deux fois. Il a oublié d'ajouter : la première fois comme tragédie, la seconde fois, comme farce" (Marx²⁰).

Il convient néanmoins de creuser encore davantage le(s) Principe(s), de tous ces événements, si l'on tient à en saisir la vérité et conséquemment à en dégager pleinement l'enseignement, l'auteur des *Considérations* sacrifiant parfois de trop au chatoisement des détails pittoresques, voire à l'édification morale, peu compatible avec une vision « objective » de la marche historique. Or, en Histoire, il importe de privilégier le Principe sur les faits et l'Intelligence sur l'opinion, pour espérer atteindre la Rationalité ou la Vérité authentique du Passé, unique et obligatoire condition de notre correcte orientation dans le Présent, sans laquelle l'étude de l'Histoire ne mériterait pas une heure de peine et ressemblerait davantage à une mélancolique ou nostalgique compilation du "passé" qu'à une sereine et sérieuse compréhension "de l'actuel", à quoi aspire légitimement "la philosophie" (Hegel²¹) ou le savoir scientifique.

²⁰ *Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte* I p. 173 (pour Hegel, vide *Ph.H.* p. 242)

²¹ *Ph.H.* pp. 242 et 66

II. Le Principe de Rome

Localisée autour de la Méditerranée -"la Mer intérieure" ou "Notre mer (*Mare nostrum*)"²², " le centre de l'histoire universelle ... la région centrale de toute culture " (72-238)²³-, Rome a forgé avec la Grèce l'antique patrimoine de notre culture ou de notre Histoire et donc de la Culture ou de l'Histoire universelle : l'Europe constitue en effet encore aujourd'hui le modèle ou moteur du développement mondial, l'Américain étant qu'une excroissance européenne -" ce qui se passe en Amérique a son origine en Europe " (69)-, quand bien même elle en dévierait quelque peu, et la Russie, l'Inde, la Chine, le Japon, ou tout autre État contemporain que l'on voudra, s'occidentalisant, à un rythme certes différent, chaque jour davantage.

" La Grèce, l'Italie ont été longtemps le théâtre de l'histoire universelle, et quand le centre et le Nord de l'Europe n'étaient point civilisés, l'esprit de l'Univers, a trouvé ici sa patrie."

Exceptée la religion, nous devons pratiquement tout à ce "monde grec et romain" (82) : langue, du moins pour les pays « latins », régime politique (« démocratie »), sciences (mathématiques, physique, psychologie etc.) et esthétique, sans oublier notre mythologie.

Succédant à et héritant de l'Hellade, " le monde ... [ou] l'empire romain " forme l'époque suivante de toute cette Histoire, avec son apport spécifique ; il incarnerait " l'âpre labour de l'âge viril de l'histoire " (215-84) et partage en tout cas avec la première une place ou un rôle central / initial dans le procès temporel de l'Occident ou du Monde :

" le peuple qui, après les Grecs, devait avoir une valeur historique universelle " (212).

Mais en quoi consiste la spécificité de la contribution historique latine et sur quoi repose-t-elle ? En d'autres termes, quel Principe sous-tend son destin, c'est-à-dire à la fois sa grandeur et sa ruine -" Rome, son destin, ou la ruine de la grandeur de l'Empire romain "²⁴-, étant entendu que, outre la langue et des vestiges d'ouvrages d'art, elle nous a légué plus particulièrement le droit et la politique ou plutôt un type d'exercice de celle-ci, le reste nous venant directement des Grecs ?

Concernant cette dernière, l'occupation manifestement favorite de nos ancêtres les Romains, l'on notera d'emblée avec Hegel que *Le Monde romain* se structure entièrement autour d'elle, au point qu'elle y prend la place de "l'antique destin" grec ou *Fatum* dont elle reprend d'ailleurs la force et l'universalité qui emportent les individus. L'*impérialisme* romain témoigne clairement.

" Lorsque jadis Napoléon s'entretint avec Goethe sur la nature de la tragédie, il émit l'opinion que la tragédie moderne se distinguait de l'ancienne essentiellement en ceci que nous n'avions plus de destinée sous laquelle les hommes succombaient et que la politique avait pris la place de l'antique destin. On devait donc s'en servir dans la tragédie en tant que moderne destinée, puissance irrésistible des circonstances à laquelle l'individualité avait à se plier. Le *monde romain* est une puissance de ce genre, élue pour jeter dans les fers les individus moraux et aussi pour réunir tous les dieux et tous les esprits dans le panthéon de la domination afin d'en faire une généralité abstraite."

²² Aristote, *Du Ciel, Traité pseudo-aristotélicien Du Monde* 3. 393 a 20 et Strabon, *Géographie* II. 5. 18

²³ Les chiffres entre parenthèses renvoient à la pagination de la *Ph.H.* dans l'édition Vrin

²⁴ *E.* § 549 R.

Malgré son abstraction –" généralité abstraite " (215)- et sa brutalité parfois aveugle, cet enchaînement des hommes à une Force plus haute, et qui s'étendit sur plus de dix siècles, affirme en un style déterminé une Logique / Nécessité ou un Sens « supérieur » de l'Histoire.

Qui plus est cette prévalence accordée à la politique révèle l'essence même de l'Humanité, s'il est vrai, comme le postulait Aristote, que " l'homme est par nature un animal politique " et que corrélativement celle-là et son étude symbolisent le Souverain Bien, vu qu'elle régit la vie même de la Cité.

" On sera d'avis que le Souverain Bien dépend de la science suprême et architectonique par excellence. Or une telle science est manifestement la Politique ... la fin de la Politique sera le bien proprement humain ... la fin suprême ;" ²⁵

Le philosophe allemand souscrira en tout cas entièrement à ce jugement, voire renchérit sur lui, et interprétera l'État, l'institution politique par excellence comme une incarnation du Divin, y voyant le cadre dominant ou suprême de tous nos faits et gestes.

" L'État est la volonté divine prise comme Esprit actuellement présent, qui se déploie pour devenir la figure réelle et l'organisation d'un monde. ... L'État est le monde que l'Esprit s'est fait lui-même ; ... Il faut donc vénérer l'État comme un être divin-terrestre " ²⁶.

Le « choix » romain s'avère ainsi d'entrée historiquement ou humainement exemplaire et mérite amplement qu'on s'y arrête, pour y décrypter, au-delà de son histoire particulière, le « secret » de notre destinée.

Quels que soient les maux que cette domination ait pu infliger aux autres et à soi-même, le sacrifice des intérêts particuliers sur l'autel d'une Cause plus générale, base même du "principe romain" et la perte de la licence ou spontanéité individuelle ou naturelle, caractéristique du "principe perse", qu'il entraîne, se justifie a posteriori par le résultat obtenu, l'unification du Monde, d'autant que la douleur ou la souffrance subjective qu'il générerait, fournit l'occasion à une religion d'amour universelle, le christianisme, de naître et de se répandre.

" Ce qui précisément distingue le principe romain du principe perse, c'est que le premier étouffe toute spontanéité (*Lebendigkeit*), tandis que le second la laissait subsister dans la plus large mesure. Quand la fin de l'État consiste en ce que les individus lui sacrifient leur vie morale, le monde est plongé dans le deuil, son cœur est brisé et c'en est fait de la spontanéité naturelle (*Natürlichkeit*) de l'esprit parvenue au sentiment de la perdition. Mais de ce sentiment seul pouvait sortir l'esprit suprasensible libre, dans le christianisme." (215)

L'histoire a au demeurant tranché et fait prévaloir la dure et froide discipline politique romaine sur l'arbitraire ou la passion orientale.

Seule une telle « obéissance » impersonnelle des êtres à une Loi générale a également autorisé l'apparition d'un droit commun, insensible au *pathos* des êtres, mais ouvert à un ordre juridique applicable indistinctement, équitablement à tous : " *Lex est surda et inexorabilis* " (Tite-Live ²⁷).

²⁵ *Politique* I. 2. 1253 a 3 et *Éth.Nic.* I. 1. 1094ab - 11. 1099b ; cf. égal. *Pol.* I. 1. 1252 a 5 et III. 12. 1282 b 15

²⁶ *Ph.D.* §§ 270 R. – 272 Add.

²⁷ Cité par Kant in *La fin de toutes choses* p. 232 et in *P.P.P.* App. I. p. 70

Car, pour qu'émerge un droit authentique, il fallait que l'on fasse au préalable abstraction "de la particularité des individus" et que l'on crée la catégorie de "la personnalité générale, abstraite" ou de « personne » interchangeable, bref le concept de "libre généralité ... liberté abstraite ... Liberté du Moi" (215), condition sine qua non de la naissance du « sujet » du Droit. Bref il convenait de dépasser la libre individualité et/ou "la belle moralité concrète [hellène] ... jusqu'à la libre subjectivité de la moralité objective" (84)

"L'empire romain n'est plus celui des individus, comme l'était la ville d'Athènes. Il n'y a plus ici de joie, ni d'allégresse, mais un labeur rude et âpre. L'intérêt se détache des individus, mais ceux-ci acquièrent en eux-mêmes cette abstraction formelle et générale. Ainsi la généralité impose aux individus son joug ; sous lui ils doivent renoncer à eux-mêmes, acquérant en échange leur propre forme générale, c'est-à-dire la personnalité, ils deviennent comme particuliers des personnes juridiques." (85)

Sparte n'avait-elle pas déjà amorcé ce mouvement vers "la vertu abstraite rigide ... qui refoule ... la liberté de l'individualité" (200) ?

Les Romains prolongent cette dynamique de l'« idéalisation » du sujet, en la formalisant et en l'incorporant dans leur *psyché*.

"C'est la raison de ce qui constitue le caractère fondamental des Romains, à savoir la considération de la personne abstraite ; cette personne est celle du droit ; pour cette raison le développement du droit est un trait important ; mais il se restreint au droit juridique, le droit de propriété."²⁸

C'est pour avoir compris/intériorisé, fût-ce sur un mode unilatéral, l'exigence d'une telle tâche et avoir su y faire face, alors même que sa perspective avait rompu l'unité de la Cité grecque, que Rome marque un nouveau et capital moment de l'Histoire universelle.

"Ces deux facteurs qui forment Rome, à savoir la généralité politique pour elle-même et la liberté abstraite de l'individu en soi, sont compris tout d'abord en la forme de l'intériorité. Cette intériorité, ce retour sur soi, où nous avons vu la ruine de l'esprit grec, devient ici le terrain où s'ouvre un aspect nouveau de l'histoire universelle." (215)

En dépit de ses torts indéniables, reconnus par Tite-Live : "A notre époque, nous ne pouvons supporter ni nos fautes, ni leurs remèdes" (212), elle a permis à la roue de l'Histoire de progresser.

Libre à chacun de lui préférer la belle harmonie de l'*ethos* hellène et son gouvernement « démocratique », à l'exact opposé apparemment de la rudesse et de l'aristocratie romaines, avec son cortège d'exactions et d'inégalités.

"Le principe romain n'admet que l'*aristocratie* en tant que constitution qui lui est propre, mais qui immédiatement n'est qu'opposition, inégalité en soi." (227)

Mais outre que "la vertu ... le fondement de la démocratie" selon Montesquieu (194), était parfaitement repérée chez celle-ci par ce dernier et que le pouvoir démocratique, la *République*, y a même formellement régné pendant cinq siècles, la division ou l'« oppression », consubstantielle au régime romain, ne fut nullement totalement inconnue des Grecs.

²⁸ Ph.R. II. 2, p. 189

" En Grèce, la *démocratie* était la détermination fondamentale de la vie politique, comme le *despotisme* en Orient ; ici c'est l'*aristocratie*, et certes une aristocratie inflexible, qui s'oppose au peuple. En Grèce aussi la démocratie s'était divisée, mais seulement en forme de factions ; à Rome, ce sont des principes qui maintiennent le tout divisé ; ils s'opposent en ennemis et luttent ensemble : d'abord l'aristocratie avec les rois, puis la plèbe avec l'aristocratie, jusqu'à ce que la démocratie prenne le dessus ; alors seulement naissent les factions d'où sortit plus tard cette aristocratie de grands individus qui a dompté le monde. C'est ce dualisme qui caractérise véritablement l'être le plus intime de Rome." (215-216)

Et après tout l'Histoire n'avance-t-elle pas grâce à la division ou l'opposition (lutte, conflit), source simultanément de problèmes et de solutions à rechercher ?

" L'histoire universelle n'est pas le lieu de la félicité. Les périodes de bonheur y sont ses pages blanches ; car ce sont des périodes de concorde auxquelles fait défaut l'opposition." (33)

Sans elle, elle se réduirait à l'inertie, la mort ou la stagnation. Rousseau, grand admirateur des Institutions romaines par ailleurs, auxquelles il consacre quasi tout le Livre IV du *Contrat social*, cédait volontiers à cette illusion de situer "le Meilleur", id est une société idyllique, dénuée de tout conflit, dans le Passé, Athènes et surtout Sparte, voire dans "l'état des sauvages d'Amérique"²⁹.

Pour échapper à un tel mirage, considérons plus attentivement l'Histoire et les Fondements de la Ville éternelle –véritable « centre » de l'Italie, si peu pacifiques eux, tant géographiquement, vu le morcellement de sa région d'origine, qu'historiquement, eu égard aux guerres ininterrompues qu'elle a menées.

"Le monde romain avait son centre en Italie... Dans ce pays, la ville de Rome elle-même constituait le centre du centre... L'État romain repose géographiquement autant qu'historiquement sur le facteur de la violence." (216)

Plutôt que d'épouser le cours ordinaire du temps et les divisions artificielles des chroniqueurs, penchons-nous sur " le principe général du monde romain ... l'intériorité subjective " que l'on retrouve à l'œuvre tout au long de son "évolution" et plus particulièrement lors de "la plus belle époque de Rome, les guerres puniques", dont "le noble Polybe a écrit l'histoire" mémorable. Par après en effet, sous l'empire, ce "même principe", tout en étendant sa puissance au monde, se brise et laisse peu à peu sa place au nouveau principe chrétien.

" La puissance romaine apparaît alors dans sa magnificence et son éclat, mais elle est aussi intérieurement brisée et la religion chrétienne qui commence avec l'empire acquiert un grand développement." (217)

Il structure donc toute l'*Histoire de Rome*, telle que l'ont racontée, platement, Tite-Live (19-20), malgré son "but" moralisateur, et les *Histoires* ou les *Annales*, plus intéressantes, que Tacite a dédiées aux empereurs³⁰.

Avant de revenir à ce Principe pour lui-même, soulignons "les éléments du génie romain" (219) dont il dérive, les étapes de sa réalisation et sa chute.

²⁹ *Ph.H.* p. 640 (éd. Lasson) et p. 269

³⁰ *H.Ph.* Introd. p. 230 (Gallimard) et *Esthétique* 8. Poésie p. 52

1. Génie

"Le génie romain" date de "l'origine de Rome" qui, contrairement à la légende « troyenne » (orientale), fut fondée par "des bergers" organisés en "un État... [ou] une association de brigands" qui recouraient à la force, au pillage et aux rapines, tel "le [fameux] rapt des Sabines" (219-220). D'une telle origine ils tiennent leur tempérament belliqueux et leur discipline, tous deux soumis clairement à l'ordre collectif.

" C'est cette fondation de l'État qu'il faut regarder comme l'élément essentiel de l'originalité romaine. Car elle entraîne immédiatement avec elle la discipline la plus dure et le sacrifice dans l'intérêt du but de l'association. Un État qui vient de se former lui-même et repose sur la violence, doit être maintenu par la force. Il n'y a pas là de lien moral, libéral, mais une condition imposée de subordination, dérivée d'une telle origine."

La qualité ou la vertu romaine fondamentale ce n'est donc point l'agressivité ou le courage individuels mais l'énergie ou la « virilité », parfois extrêmement violente, orientée cependant vers une valeur « supérieure » : la préservation de leur communauté ou unité.

" La *virtus romaine*, c'est le courage, non le courage personnel uniquement, mais celui qui se manifeste surtout dans l'union des compagnons, union regardée comme ce qu'il y a de plus haut et qui peut être accompagnée de toute espèce de violence." (220)

Pour eux tout devait plier devant la Nécessité ou la Raison d'État et à celle-ci ils étaient prêts à immoler tout le reste, leurs affections, leur bien-être ou leur confort matériel, jusqu'à et y compris leur existence personnelle.

" La *virtus romaine*. Les Romains avaient leur cité, leur patrie, leurs institutions légales, et la personnalité, chez eux, s'effaçait devant l'État qui était leur fin universelle."³¹

Nonobstant leurs origines « sauvages » (vulgaires), les Romains furent aussi des humains ou des êtres « héroïques » (vertueux), capables de sacrifier leur vie à une Cause.

Loin de la pure force naturelle ou simplement vitale, la violence des Romains est animée par une disposition éthique, quoiqu'elle doive à la contingence de ses débuts. Nul État ne repose sur la seule force, incapable par elle-même de servir de soubassement à une Institution politique.

" La *violence* ... est le *commencement* extérieur, ou *phénoménal*, des États, mais non leur *principe substantiel*. ... Car, bien que l'État puisse naître aussi par [la] *violence*, il ne repose pourtant pas sur elle ; la violence a seulement amené à l'existence, en le faisant naître quelque chose qui est fondé en droit en et pour soi, - les lois, la constitution. Dans l'État, l'esprit du peuple, la coutume éthique, la loi, sont ce qui domine."³²

Et, à l'instar de tous, l'État romain connut ses propres divisions ou luttes internes, perceptibles déjà en son mythe fondateur, dans la haine ou rivalité mortelle entre les deux frères jumeaux, le « patricien » Romulus et le « plébéien » Rémus.

"Or les Romains, en formant une telle union, n'étaient pas, à vrai dire, comme les Lacédémoniens, intérieurement, en opposition, avec un peuple conquis et opprimé ; mais il se produisit chez eux la différence et la lutte entre patriciens et plébéiens. Cette opposition est déjà indiquée sous la forme mythique par l'inimitié des deux frères, Romulus et Rémus." (220)

³¹ *Esth.* Id. Beau p. 245 ; cf. égal. *Ph.R.* II. 2. p. 186

³² *E.* III. §§ 433 R. – 432 Add.

Rien là que de très normal, eu égard aux conditions réelles du processus historique ordinaire. Cette véritable lutte de classes, masquée sporadiquement par le phénomène des " *clients* " et se soldant toujours au détriment de " la *plebs* ", fut certes adoucie au fil du temps quelque peu par la loi ; elle n'en demeura pas moins un invariant de l'histoire romaine.

" L'introduction des lois dut aussi peu à peu faire cesser cet arbitraire ; car il s'en fallait de beaucoup que les patriciens eussent été enclins de libérer la plèbe de son état de servitude ; tout au contraire cette condition de dépendance devait toujours se maintenir à leur avantage."

Elle démontre en tout cas combien " l'amour [républicain] de l'égalité " (Montesquieu) n'était pour lors qu'un Idéal, que notre moderne devise *Liberté, Égalité, Fraternité* a rendu assurément davantage agissant mais certainement pas effectif, sinon l'Histoire aurait d'ores et déjà prononcé son mot ultime et se serait échouée dans le havre de l'oisiveté ou du repos éternel, sans aucun intérêt pour l'Humanité.

Quoiqu'il en soit de ce dernier point, la « discipline » caractéristique, mais non exclusive, des Romains a revêtu chez eux une dureté et une rudesse singulières, liées à leur préhistoire de " brigands ", et particulièrement sensibles dans leurs rapports familiaux.

" Ce commencement de la vie romaine en sa barbare rudesse, excluant le sentiment de la moralité naturelle, comporte, comme l'un des facteurs de cette vie, la dureté dans les rapports familiaux, une dureté égoïste qui établit pour la suite la condition fondamentale des mœurs et des lois romaines." (221)

Mais celles-ci furent surtout la contrepartie de leur inflexible et sévère dévouement à l'État, au moins du temps de sa splendeur, ce qui rachète entièrement leur apparence d'immoralité ou d'inhumanité et a forgé " la grandeur romaine ".

" Nous voyons ici à quel point sont dégénérées et dépravées les bases de l'éthique. A l'active dureté immorale des Romains dans l'ordre privé, correspond de toute nécessité la dureté passive de leur groupement pour la fin de l'État. Le Romain se dédommageait du dur traitement qu'il subissait dans l'État, par cette même dureté dont il bénéficiait dans sa famille, - serviteur d'un côté, despote de l'autre. Ceci constitue la grandeur romaine dont le caractère particulier était l'inflexible rigidité dans l'unité des individus avec l'État, sa loi et ses ordres."

" Un tel esprit et un tel caractère " (222) remontent donc bien aux commencements de Rome.

Mais, en-deçà de ces raisons circonstanciées, ils expriment surtout la quintessence « totalitaire » -au sens strict de ce terme-, fût-elle poussée à un certain extrême, de toute Cité, telle que l'avait théorisée Platon en sa *République* où chaque instance (famille, propriété etc.) est subordonnée au bien du Tout, et telle que la réitérera son élève dans la *Politique* :

" En outre, la cité est par nature antérieure à la famille et à chacun de nous pris individuellement. Le tout, en effet, est nécessairement antérieur à la partie En effet, puisque chaque famille est une partie de la cité, et que les diverses relations dont nous parlons sont des éléments de l'existence familiale, que, d'autre part, la vertu de la partie doit être considérée par rapport à celle du tout, il est nécessaire de pourvoir à l'éducation des enfants et des femmes en tenant le regard fixé sur la constitution de la cité, s'il importe en quelque manière pour le bien de l'État que les enfants et les femmes soient les uns et les autres pleins d'ardeur pour le bien." (Aristote³³)

³³ *Op. cit.* I. 2. 1253 a 20 – 13. 1260 b 10

Partant ils trouvent leur vrai " fondement ... dans la détermination de l'Esprit universel dont le moment était venu ". Aux illusions mystifiantes ou poétisantes des sociétés antérieures, l'esprit romain substitue " la *prose* de la vie " qui, en dépit de son abstraction, sa sécheresse et son défaut de spiritualité, marque une nouvelle et importante étape de l'Histoire universelle.

"Toutefois du caractère général des Romains nous pouvons dire que, par opposition à cette première et sauvage poésie et à ce renversement de tout le fini en Orient, par opposition à la belle poésie harmonieuse et à la liberté équilibrée de l'esprit chez les Grecs, apparaît chez les Romains la *prose* de la vie, la conscience de la finitude pour soi, l'abstraction de l'entendement et la dureté de la personnalité qui n'élargit même pas dans la famille sa rétivité en moralité naturelle, mais demeure l'Un sans âme et sans esprit, posant l'unité de cet Un dans une généralité abstraite."

Celle-là n'est pas sans anticiper, bien que dans un registre différent, la Prose hollandaise dont le territoire fut jadis la frontière septentrionale de l'empire romain et qui sera au XVII^e un " pays d'un intérêt extrême pour la culture universelle "³⁴.

Plus encore que dans leurs conquêtes, on discerne les traces les plus durables et les plus significatives de " cette prose extrême de l'esprit ... dans le développement du droit romain et de la religion romaine ", preuve supplémentaire que leur œuvre ne se limite point à la violence. Le premier constitue en effet, fors la langue et malgré son formalisme, la réalisation la plus adéquate et pérenne des Romains.

" Al'entendement sans liberté, sans esprit et sans âme, du monde romain, nous devons l'origine et le développement du *droit positif*."

Même abstrait-mais *Le Droit abstrait* n'est-il pas le premier moment de la *Philosophie du Droit* et la catégorie de la "personne" n'annonce-t-elle pas notre moderne *Vie éthique* ?- et particulier, attaché à un statut et excluant l'esclave, "le droit romain personnel", si rivé qu'il ait été par ailleurs à la "fixation absolue du singulier", -mais n'est-ce pas "la limitation" inhérente à tous les systèmes juridiques positifs "³⁵ ?- forme la matrice de tous nos droits, avec leur séparation entre la règle objective et "la subjectivité particulière", dont nous devons donc être gré aux Romains de l'avoir élaborée, tout en révisant légitimement et progressivement leur invention.

" Or les Romains ont achevé cette grande séparation et inventé un principe juridique qui est extérieur, c'est-à-dire sans intention et sans âme. S'ils nous ont fait ainsi un grand présent quant à la forme, nous pouvons l'utiliser et en jouir, sans devenir la victime de cette sécheresse d'entendement, sans la considérer en soi comme le dernier mot de la sagesse et de la raison."

Ce faisant ils ont du reste permis l'émergence, fût-ce a contrario ou par opposition, de " la liberté de l'esprit, à savoir la liberté intérieure ".

Cette dernière s'opérera, nous le vérifierons après, principalement via la religion, l'Idéologie suprême de toute culture, dans la mesure où elle concerne les fins dernières de l'Homme.

" Nous voyons les Romains ainsi entravés dans l'entendement abstrait de la finitude. C'est là leur plus haute destination et par suite aussi leur plus haute conscience dans la *religion*." (223)

³⁴ *H.Ph.* VI. p. 1446 ; vide notre étude *La « Prose » hollandaise, La Hollande vue par les Philosophes*

³⁵ *Ph.D.* §§ 40 R. et 209 R. et *Droit naturel* III. et IV. pp. 128 et 181 ; cf. égal. *Phén. E. E* (BB) VI. A. c)

De celle-ci l'on dira tout d'abord qu'ils n'ont retenu, et selon l'étymologie admise par Cicéron du vocable de « religion » (*religare* : attacher, contraindre) que l'idée de soumission à une force maîtresse-supérieure. Aussi auraient-ils connu une religion de la superstition et servitude.

" Le génie romain qui en était resté à une condition de contrainte et de dépendance qu'indique déjà l'origine du mot *religio* (*lig-are*). " (224)

Important son contenu d'ailleurs, leur credo recouvrirait en fait les thèmes les plus mondains, ceux qui les animaient dans la vie de tous les jours ; partant leur foi eût été toute banale, utilitaire, non religieuse (spirituelle) à la limite.

" On peut dire que leur piété ne s'est pas développée en religion, car elle demeure essentiellement formelle et ce formalisme s'est procuré son contenu d'ailleurs. ... Le caractère principal de la religion romaine consiste par suite dans la solidité de fins déterminées de la volonté, envisagées par eux comme absolues dans leurs dieux et qu'ils exigent de ceux-ci en tant que puissance absolue. ... C'est pourquoi la religion romaine est la religion toute prosaïque de l'étroitesse, de l'opportunité, de l'utilité."

S'y révèle le sempiternel prosaïsme romain.

Et puisque leur activité essentielle résidait dans la Chose publique, l'on ne s'étonnera point de voir *Jupiter* prendre à Rome une stature majestueuse.

" Par contre *Jupiter*, comme *Jupiter Capitolin*, est l'essence même de l'empire romain dans sa généralité, personnifié aussi dans les divinités *Roma* et *Fortuna publica*. " (225)

Celle-là se mélangeait si intimement à l'institution religieuse que l'on n'hésitera pas à baptiser celle-ci de religion politique voire d'une sorte de « théocratie » et à reprocher aux Romains d'avoir rétréci la dimension religieuse ou d'avoir remplacé " le règne [grec] de la beauté libre ... [par] la religion terrestre de l'égoïsme " et, suivant leur logique « vulgaire », bref d'avoir *désenchanté* le monde et la foi, n'y reconnaissant que des buts finis (politiques).

" La religion est *prosaïque*, c'est celle de l'entendement qui lui maintient les buts finis - à cause de lui la fin n'est qu'exclusive, n'intéressant que lui - il n'absorbe pas ces tendances abstraites, individuelles dans la nécessité et ne les résout pas non plus dans la raison. ... Cette religion contient par conséquent les moments nécessaires pour être une religion politique ; l'État en est la fin principale."³⁶

Plus globalement on leur imputera un manque presque complet de spiritualité, patent dans l'absence chez eux d'" un art véritable ... la mythologie des poètes romains étant empruntée entièrement aux Grecs " (226).

L'on tempérera cependant quelque peu ces critiques, en remarquant que la « laïcisation » ou la politisation du religieux, manifeste durant l'empire, l'empereur cumulant la fonction étatique et ecclésiastique (*Pontifex Maximus*), et surtout pendant le « *césaropapisme* », pour dévalorisante qu'elle paraisse, préfigure somme toute "la religion civile" prônée par Rousseau³⁷ et pratiquée aussi bien par les Révolutionnaires français et russes que par les Fascistes italiens ou allemands ; sans parler de nos modernes cérémonies, commémorations, meetings ou « messes » politiques.

³⁶ *Ph.R.* II. 2. pp. 168 et 170 – 178 ; cf. égal. p. 184

³⁷ Vide *Contrat social* IV. 8.

Qui plus est, elle n'a nullement empêché/entravé totalement la marche de "la liberté de l'esprit, à savoir la liberté intérieure" (223), comme le « montre » la mise en œuvre historique des Principes romains qui, nous le verrons, ont peut-être freiné mais non interdit la naissance et la propagation de " l'esprit suprasensible libre, dans le christianisme " (215).

2. Réalisation

Remontant aux débuts de leur Ville, les Fondements éthiques romains furent posés sous la royauté mais survécurent à la chute de celle-ci et à sa transformation en République.

" L'État romain reçoit sa première formation sous des rois, puis il acquiert une constitution républicaine à la tête de laquelle se trouvent des consuls."

Les Rois, à commencer par Romulus, furent ainsi les vrais bâtisseurs du "génie romain" (229). Ce sont en effet eux qui ont inculqué aux Romains ce sens de la discipline, à l'origine de leur vertu patriotique ou républicaine, ne reculant devant aucun sacrifice.

" Ainsi, Rome, elle aussi dut vivre le sévère gouvernement des Rois, avant que ne pût naître, par le brisement de l'égoïsme naturel, cette admirable vertu romaine de l'amour patriotique prêt à tous les sacrifices."³⁸

Ils ont également, et ce dès Numa, le second roi, associé le politique et le religieux, condensant dans leur propre personnage les attributs, les emblèmes et le pouvoir des deux, initiant un pouvoir théocratique, conformément aux premiers pas de tous les États.

" Le roi était en même temps prêtre (*rex* et dérivé de *πέζειν* sacrifier). Comme dans tous les États à leur début, le facteur politique est uni au sacerdotal et la condition est théocratique. Le roi se trouvait ici à la tête de ceux qui étaient privilégiés par les *sacra*." (229)

Enfin, malgré quelques concessions faites aux "plébéiens", ils favorisèrent plutôt "les patriciens", instaurant ainsi un régime typiquement « aristocratique » : " d'après les lois de Romulus la constitution a été strictement aristocratique " (230).

Cette dernière demeura l'invariant de l'histoire romaine, nonobstant l'abolition de la royauté à l'orée du V^e siècle av. J.C. et la création formelle ou nominale d'une « République », les patriciens monopolisant alors le pouvoir.

" La constitution devint alors républicaine de nom. Si nous y regardons de plus près, il est clair (Tite-Live II, I) qu'il n'eut au fond pas d'autre changement, si ce n'est que le pouvoir qui appartenait jadis au roi d'une manière stable, passa à deux consuls nommés pour un an."

S'ensuivit du reste une violente lutte de classes entre les deux camps, d'autant plus violente, qu'avec l'expulsion des rois, la plèbe perdait un de ses rares soutiens, ceux-ci s'appuyant parfois sur elle pour contrer les exigences excessives de la gènte patricienne.

" Bientôt après l'expulsion des rois, commence aussi la lutte des patriciens et des plébéiens ; car l'abolition de la royauté s'était entièrement effectuée au profit de l'aristocratie seule à laquelle passa la puissance royale, et la plèbe perdit la protection qu'elle avait trouvée auprès des rois." (231-232)

³⁸ E. III. § 435 Add.

Concentrant entre ses mains les prérogatives politiques (Consulat, Sénat), judiciaires (Tribunaux), économiques (Propriété de la terre), celle-ci s'accrochait avidement et fermement à ses privilèges : "le peuple se trouvait dans l'état d'oppression ... [et] la lutte principale a duré plus de cent ans". Un tel délai ne s'explique que par le légalisme ou le respect de l'ordre établi des citoyens.

" Le fait que le peuple ait pu être réfréné si longtemps, montre précisément son respect pour l'ordre légal et les *sacris*."

Tant il s'avère vrai que la « discipline » romaine était en route et, plus fondamentalement, qu'un état politique quel qu'il soit, ne tient qu'avec l'assentiment ou le consentement de tous.

A la longue un ordre inique ne peut pas ne pas céder aux "revendications légitimes" des opprimés, sous peine de se désagréger entièrement. La création du Tribunat et "la loi agraire" (232-233) préserveront l'unité nationale et permettront à Rome de conquérir le monde.

" C'est là le moment capital de la première période de l'histoire romaine. La plèbe a conquis le droit de revêtir les dignités supérieures de l'État et grâce à la part de la propriété foncière qu'elle a obtenue, la subsistance des citoyens fut assurée. Cette union seule du patriciat et de la plèbe conféra à Rome une véritable consistance intérieure et c'est dès lors seulement que la puissance romaine put s'étendre au dehors." (234)

Pour fragile qu'ait été l'équilibre trouvé entre les deux factions, il suffit à assurer "la grandeur des Romains ... dans la guerre et la conquête du monde", conquête dont ils sont redevables également à leur " art militaire " et qui fortifia en retour " l'union des Romains à l'intérieur ". Et celle-là qui, par son extension et sa durée, certifie et démontre leur authentique droit historique – "les Romains, qui ont pour eux le grand droit de l'histoire universelle" (235)-, le seul qui compte à l'échelle de l'Humanité -"ce droit est le droit suprême- sur ces esprits finis dans *l'histoire du monde*, qui est aussi le *tribunal du monde*"³⁹-, signe leur entrée sur "la scène mondiale", scène qu'ils marqueront d'un sceau indélébile peu de temps après, au moment des Guerres Puniques et lors de la constitution de l'empire, fût-ce par la contrainte ; période étudiée par Polybe.

" Le centre du grand empire, s'étendant au loin, resta l'Italie avec Rome, mais, comme on l'a déjà dit, ce centre était né de la violence et de la contrainte. Cette grande période, où Rome prend contact avec les autres États et où se produisent de ce chef de multiples complications, a été décrite par le noble Achéen Polybe qui dut être témoin de la ruine de sa patrie par suite des ignominieuses passions des Grecs ainsi que de l'infamie et de l'impitoyable logique des Romains." (235)

Par son choix l'historien grec témoigne de l'importance de l'époque.

Suite à la victoire sur les Carthaginois débute en effet " la domination romaine " (237) mais une domination qui, tout en satisfaisant " le sens patriotique, l'instinct dominant de Rome ", ne lui apporta point la « paix » et une véritable prospérité, faute d'avoir résolu correctement " l'opposition interne de Rome " ; au contraire elle ne fit qu'aggraver la division et morcela l'idéal civique commun en " intérêts particuliers ".

" Nous avons vu précédemment l'opposition dans la lutte des patriciens et des plébéiens, maintenant elle prend la forme d'intérêts particuliers hostiles au sentiment patriotique et le sentiment de l'État ne maintient plus cette opposition dans l'équilibre nécessaire. A présent, à côté des guerres pour la conquête, le butin et la gloire, apparaît bien plutôt le terrible spectacle des troubles civils dans Rome et des guerres intestines." (238)

³⁹ *Ph.D.* § 340

C'est dire que la décadence romaine s'inscrit tôt dans son histoire, comme l'avait observé Montesquieu dans *Considérations sur les causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence*. En fait elle est contemporaine de sa grandeur même et coïncide en quelque sorte avec elle ou, pour le formuler mieux, relève du même principe ou de la même vertu abstraite, simultanément capable d'héroïsme ou de prouesses et incapable de régler sa propre existence sociale.

De surcroît et vu la « mentalité » toute prosaïque des Romains, on n'assiste point, comme chez les Grecs après les Guerres médiques, à une floraison des arts, des lettres et des sciences (198). Aucun " art véritable " (226) ne s'y épanouit.

" On ne voit pas se produire, comme chez les Grecs après les guerres médiques, la beauté éclatante de la culture, de l'art et de la science qui fait que l'esprit jouit intérieurement et idéalement de ce qu'il a précédemment réalisé pratiquement."

Comment une société tournée vers la froide raideur politique et la rigide abstraction juridique eût-elle pu enfanter alors ou plus tard une esthétique digne de ce nom, celle-ci requérant complexité, richesse ou « vie » ? Pour cela " le principe de la vie chez les Romains eût dû lui aussi être plus concret " (238). Rien d'étonnant que ces derniers se soient contentés de " transplanter sur leur sol l'art grec " et que, sous leur propre nom, ils n'aient engendré, à l'instar de Plaute et de Térence, que " des imitations de comédies grecques " ou qu'une creuse poésie didactique et une lourde " satire " dont Horace fut le représentant le plus significatif.

" Ce qui caractérise l'esprit du monde romain, c'est le rôle prédominant qu'y jouent l'abstraction, la loi morte, la décadence de la beauté et la sereine moralité, le peu de respect accordé à la famille, règne de la morale directe et naturelle et, d'une manière générale, le sacrifice de l'individualité qui s'abandonne tout entière à l'État, qui trouve une satisfaction voulue dans la froide et digne obéissance aux lois abstraites. Le principe de cette vertu politique, dont la froide rigueur avait fini par s'imposer à toutes les individualités ethniques extérieures, alors qu'à Rome même la loi formelle avait subi une élaboration et un développement auxquels n'ont pas échappé même les détails les plus infimes, était on ne peut plus incompatible avec l'art véritable, libre et beau. ... La forme d'art qui appartient en propre aux romains est surtout d'essence prosaïque : c'est ainsi qu'ils ont cultivé avec succès la poésie didactique, d'un contenu moral surtout, où le mètre, les images, les comparaisons et une jolie rhétorique n'étaient destinés qu'à donner un certain agrément aux réflexions générales, en les rendant plus acceptables. Mais leur genre préféré était la satire."⁴⁰

Même l'ami d'Horace, Virgile, si admiré par des « grands », Dante, Valéry ou Broch entre autres, respire " une froide raison et ... l'imitation " (226).

Pareillement on remarquera le " manque d'esprit de l'historiographie romaine ... [en dépit de] cette clarté dans l'historiographie qui est si fort prisée chez eux ... [voire] l'esprit borné des historiens romains " (223-230-235), ainsi Tite-Live dont on a déjà noté la platitude (19-20). Inutile de préciser que l'on chercherait en vain dans l'antique Rome les traces de la moindre philosophie ou spéculation théorique.

" Les Romains qui sont situés entre les deux peuples [les Grecs et les Germains] n'ont pas eu de philosophie originale, ni un art original ni une poésie originale, etc. Leur religion aussi est pleine d'idées grecques ; elle a bien sans doute quelque originalité qui ne se rapproche toutefois ni de la philosophie, ni de l'art, tout au contraire, ce qui est original en elle s'éloigne de la philosophie comme de l'art."

⁴⁰ *Esth.* Id. Beau p. 358 et 4. pp. 147-148

L'esprit « dialectique » de celle-ci est en effet éminemment incompatible avec le goût romain pour la maîtrise militaire uniforme et le formalisme juridique abstrait.

" Le monde romain est le monde abstrait –une seule domination, un seul maître sur le monde civilisé. L'individualité des peuples a été étouffée ; un pouvoir étranger, un universel abstrait s'est appesanti sur l'individu. ... Le monde romain, qui a tué en lui les vivantes des peuples, a certes produit le patriotisme formel et sa vertu, ainsi qu'un système juridique élaboré ; mais la philosophie spéculative ne pouvait naître de cette mort –il ne pouvait y avoir que de bons avocats, la morale de Tacite."

Hormis " le *Stoïcisme*, l'*Épicurisme* et le *Scepticisme* ", des philosophies hellènes importées lors de l'« empire », toutes trois des doctrines ou des systèmes unilatéraux au demeurant, il n'y a eu, il n'y avait et il n'y aura place à Rome que pour "une philosophie populaire, comme ... chez Cicéron" et non pour une étude " concernant la pensée, la philosophie, le concept "⁴¹. Nul centre intellectuel d'envergure, nulle *Académie* ou nul *Lycée* n'y verra en tout cas le jour.

" Le principe romain se fondait tout entier sur la domination et la puissance militaire ; il n'avait pas en soi, comme fin, pour l'occupation et la jouissance de l'esprit, de centre intellectuel." (241)

Bref le principe romain " de la domination abstraite " (238) interdisait tout développement de la pensée pour elle-même.

Il condamnait en revanche ses hérauts à la guerre perpétuelle, sans autre perspective que l'exploitation ou le pillage des richesses étrangères et avec pour conséquence l'exacerbation de la cupidité et de l'intérêt particulier.

" Le principe romain se présente ainsi comme la froide abstraction de la souveraineté et de la force, comme le pur égoïsme de la volonté vis-à-vis des autres, sans avoir en soi de réalisation morale et n'acquérant un contenu que grâce aux intérêts particuliers."

On complétera et corrigera néanmoins ce sombre tableau du colonialisme romain en rappelant la face lumineuse de cet impérialisme, l'exportation ou la transmission aux autres peuples, le nôtre inclus, qui étaient encore « barbares », de la culture hellène, dont les Romains furent malgré tout les dépositaires et les vecteurs –leur éducation étant " pleine d'idées grecques "-, ou de leur propre langue et de leur droit, sans oublier leurs constructions.

Quelque bilan global que l'on dresse de l'Autorité, de l'Ordre ou de la Loi romaine mondiale, force est de convenir qu'il courait de lui-même, lentement mais sûrement à sa perte, sans que nul, s'appelât-il Caton, "un Romain de bon aloi", ou Gracchus, "ce noble Romain", ne pût le sauver, tant il était rongé de l'intérieur par les divisions et perversions qu'il suscitait.

" Car la constitution romaine ne pouvait plus être sauvée par la constitution même." (239)

Il se heurtait aussi bien aux oppositions de ses alliés et de ses ennemis qui subissaient son joug, qu'aux rebellions ou soulèvements internes de ceux qui supportaient de plus en plus mal son injustice, telle " la guerre des esclaves ... sous Spartacus ".

⁴¹ *H.Ph.* Introd. p. 210 et IV. pp. 635-636 et 685 ; cf. égal. pp. 812-813 et Introd. p. 196

A défaut d'une unité, en train de se déliter, les Romains réagirent au déclin de l'État grâce à des individualités exceptionnelles qui, en luttant contre le cours des choses et en ajustant les institutions aux nouvelles exigences, s'attirèrent certes des critiques, mais ainsi les préservèrent, au moins pendant un temps, du dépérissement annoncé, prouvant du même coup que le moment de ce dernier n'était pas encore vraiment arrivé.

"De grands individus surgissent comme au temps de la décadence de la Grèce. ... Leur malheur consiste à n'avoir pu conserver en sa pureté le facteur moral (*das Sittliche*) car ce qu'ils font est dirigé contre ce qui existe, et criminel. ... Cependant, ce que ces individus veulent et font a pour soi la justification supérieure de l'Esprit universel et doit enfin remporter la victoire."

Parmi eux on dénombrera surtout "Pompée et César, ces deux points lumineux de Rome". "La supériorité du génie" (240) du second étant éclatante, on s'attardera à lui, d'autant qu'outre ses faits et gestes militaires, il nous a gratifiés de "Commentaires [sur la guerre des Gaules] qui ... sont le simple chef-d'œuvre d'un grand esprit" (18).

A son propos une interprétation malveillante, qui confond motif historique et mobile particulier, alors que, tout en étant tous deux indispensables, vu que "rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion" (31), ils n'en sont pas moins distincts, celle-ci formant le moyen de celui-là, voudrait ne voir dans son action que la réalisation d'une "fin personnelle" (35); en cela une telle interprétation est plus proche de la psychologie du "maître d'école ... [ou du] valet de chambre" (36) que d'une exégèse sérieuse. Or si l'assouvissement de son ambition voire de son penchant « dictatorial » a joué un rôle non négligeable dans la conduite de César — "le premier tyran de Rome" (Machiavel⁴²)-, son élimination de Pompée et le pouvoir absolu qu'il s'est arrogé, en se faisant nommer *Dictateur* à vie, au mépris des règles républicaines, répondent à une nécessité historique incontestable, l'affaiblissement de la démocratie et l'existence d'un empire surdimensionné pour un tel régime.

"La domination universelle de Rome échet donc à un seul. Cet important changement ne doit pas être considéré comme contingent; il fut nécessaire et déterminé par les circonstances. La constitution démocratique ne pouvait plus être conservée à Rome, mais simplement s'y maintenir en apparence. ... Mais ce n'est pas la contingence de César qui a renversé la république, c'en est la nécessité. ... Il était impossible que la république subsistât plus longtemps à Rome." (240-241)

C'est pour avoir simplement anticipé quelque peu cette nécessité qu'il fut assassiné, sans que sa disparition changeât quoique ce soit au fil des événements.

Sa raison et son tort à la fois furent d'avoir compris mieux et plus tôt que les autres ce qui devait se produire, et dont il a posé les jalons essentiels.

"César avait l'idée la plus exacte de ce qui s'appelait la république romaine. Il savait que les lois de l'*auctoritas* et de la *dignitas* qui devaient normalement être suprêmes étaient en fait bafouées et livrées à l'arbitraire particulier; il savait qu'il était libre de les abolir. Il a pu le faire parce qu'il était juste de le faire."⁴³

Les empereurs, ses successeurs, lui rendront du reste justice en s'attribuant le titre honorifique de César (*Caesar*) et Suétone intitulera logiquement leur chronique la *Vie des douze Césars*.

⁴² *Les Discours sur la Première Décade de Tite-Live* L. I. XXXVII.

⁴³ *Ph.H. Introd. Raison dans l'Histoire* pp. 128-129

En réalité toute son œuvre jette les fondements (prémisses) de l'histoire postérieure de Rome et de l'Empire et ouvre, par sa conquête de la Gaule, l'Europe continentale, qui deviendra " le [futur] centre de l'histoire universelle ", au procès historique d'ensemble.

" Jusque-là, en effet, la souveraineté universelle n'était parvenue que jusqu'à la couronne des Alpes, mais César ouvrit un théâtre nouveau ; il créa la scène qui devait devenir désormais le centre de l'histoire universelle. Puis il s'est fait le maître du monde grâce à une lutte qui ne se décida pas dans Rome même, mais il dut conquérir tout le monde romain." (241)

Par sa transformation de la République qui n'était plus que "l'ombre" d'elle-même, il "a mis fin au vain formalisme de cette dénomination ... et a réalisé la cohésion du monde romain" (241-242), lui permettant de survivre, sous la forme de l'empire.

Peu de temps après la mort de César et suite à sa victoire sur Marc-Antoine, son fils adoptif Octave (Auguste) sanctifiera son projet, en proclamant l'*empire* et en contraignant tous les Romains à en reconnaître le bien-fondé

" Immédiatement après, il fut visible qu'un homme seul pouvait diriger l'État romain et alors force fut bien aux Romains d'y croire ;" (242)

Celui-ci, qui entrera en contact avec "le [prochain] peuple de l'histoire universelle", les Germains, tout en concentrant entre les mains d'un seul les différentes fonctions de l'autorité, "ne modifia presque en rien la constitution", laissant subsister, fût-ce nominalement, "le Sénat". Au mieux ou au pire, il accentuera l'essence militaire du régime romain.

" Mais la puissance de l'empereur reposait, comme il a été dit, sur l'armée et la garde prétorienne qui l'entourait." Partant il lui procura une certaine stabilité, mais accorda en même temps une " importance " excessive à la soldatesque (243), source de ses difficultés ultérieures voire de sa chute finale. La continuité provisoire de Rome était en tout cas sauvée.

Ne cherchant pas au début à imiter l'apparat et le faste de l'autocratie ou du despotisme oriental, les empereurs conservèrent la simplicité des premiers Romains.

" Malgré leur puissance les empereurs ont conservé une attitude toute naïve, ne s'entourant pas à la manière orientale de puissance et d'éclat. Nous rencontrons chez eux des traits de simplicité qui étonnent."

L'hypercentralisation du pouvoir ne pouvait cependant éviter le règne de "l'arbitraire" et la perte concomitante du sens moral ou de la *vertu* républicaine et conduisait à l'égal assujettissement de chacun à " la volonté ... [ou au] caprice " du « monarque ».

" Les institutions politiques étaient concentrées en sa personne, il n'y avait plus aucune cohésion morale, la volonté de l'empereur était au-dessus de tout, sous lui l'égalité était absolue."

Certes un tel état garantissait un certain « ordre » ou la tranquillité sociale, ne serait-ce que par l'obéissance de tous au désir d'un seul individu, devant lequel tout devait plier, sans contestation ou discussion possible.

" Cependant sous la domination de ce seul individu tout est dans *l'ordre*, car comme *c'est*, c'est en ordre et la souveraineté consiste justement en ceci que tout soit en harmonie avec cet individu unique."

Mais étant donné la base même de cet ordre, le diktat individuel discrétionnaire et/ou la soumission collective non moins immotivée, il s'avérait fragile et gros de dissensions tues, mais prêtes à exploser à tout moment.

Quelque fût en effet le " caractère des empereurs ", faute d'opposition réelle, ils n'étaient point tenus d'agir ou de réformer, se contentant d'administrer ou de gérer, au gré de leurs vellétés, tout devant plier immédiatement devant celles-ci.

" Les individus en effet se trouvent ici dans une situation où ils n'agissent pas en quelque sorte, parce qu'aucun objet ne s'oppose à eux pour leur résister ; ils n'ont qu'à vouloir en bien ou en mal et cela *est*."

En période de paix, une telle inactivité, proche de l'apathie, condamnait les Romains au repos ou à l'oisiveté et, sapant leur énergie vitale, guerrière particulièrement, les entraînait vers la *mort*. Même les "glorieux empereurs", les Flaviens Vespasien et Titus ou les Antonins Trajan, Hadrien ou Marc-Aurèle ne contrecarrèrent cette pente fatale, d'autant qu'à l'inertie intrinsèque de l'ordre gouvernemental s'associait le coût matériel et social exorbitant de l'empire.

" Ces points lumineux particuliers n'ont donc rien changé ; l'empire succombait sous le poids des impôts comme du pillage, l'Italie se dépeupla, les régions les plus fécondes restaient incultes ; cette situation pesait sur le monde romain comme une fatalité." (245)

Retrouvant le jugement déjà cité de Montesquieu, Gibbon le confirme fortement en son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain* : "La paix prolongée et la domination uniforme des Romains insinuèrent dans les forces vitales de l'Empire un poison lent et secret"⁴⁴.

Quant à l'idéologie romaine, elle correspondait précisément à son système politique. L'abstraite et uniforme domination sur tous déposséda chacun de tout droit politique particulier, les mettant tous sur un pied d'égalité, les esclaves inclus d'après le philosophe, que l'on n'est point obligé de suivre sur ce point.

" Les individus étaient absolument égaux (l'esclavage ne faisait que peu de différence) et sans aucun droit politique."

Lui-même ne devait pas en être totalement convaincu, puisqu'il considère par ailleurs et en général l'« esclavage » -l'absence de conscience explicite de la liberté universelle- comme le facteur discriminant entre le Monde antique et le Monde moderne.

" Chez les Grecs s'est d'abord levée la conscience de la liberté, c'est pourquoi ils furent libres, mais eux, aussi bien que les Romains savaient seulement que quelques-uns sont libres, non l'homme en tant que tel. Cela, Platon même et Aristote ne le savaient pas ; c'est pourquoi non seulement les Grecs ont eu des esclaves desquels dépendaient leur vie et aussi l'existence de leur belle liberté ; mais encore leur liberté même fut d'une part seulement une fleur, due au hasard caduque, renfermée dans d'étroites bornes, et d'autre part aussi une dure servitude de ce qui caractérise l'homme, de l'humain. ... L'Orient savait et sait seulement qu'*Un* seul est libre, le monde grec et romain que *quelques-uns* sont libres, le monde germanique sait que *tous* sont libres." (27 – 82)

⁴⁴ Cité par Hegel in *Le Droit naturel* III. p. 127

Devenus tous "citoyens romains ... [puis] sujets de l'empire romain", les habitants « romains » se dotèrent également d'un " droit privé ... [qui] paracheva cette égalité ", sous la forme d'un "droit privé inanimé" dont le support sera "la personne ...[ou] l'individu abstrait" ou légal. L'abstraction juridique redouble l'abstraction politique et revient à une sorte d'atomisme qui distend encore davantage le lien ou le tissu social.

" De même que, dans la putréfaction du corps physique, chaque point acquiert pour soi une vie propre, qui n'est toutefois que la vie misérable des vers, de même ici l'organisme politique s'est dissous dans les atomes des personnes privées. Telle est maintenant la condition de la vie romaine : d'un côté la fatalité et la généralité abstraite de la souveraineté, de l'autre l'abstraction individuelle, la personne qui se trouve déterminée de telle sorte que l'individu est quelque chose en soi, non en conformité avec son être vivant, avec la plénitude de son individualité, mais en tant qu'individu abstrait."

Ensemble elles sont les deux faces de " la corruption politique " dont les symptômes les plus manifestes étaient l'absence du " lien d'une constitution et d'une organisation de l'État ", le défaut du sentiment de " la patrie, ou [d']une unité morale, de ce genre " et l'abandon à " la fatalité ... une parfaite indifférence pour la vie " qui se traduisait par la fuite " soit dans la liberté de pensée, soit dans la jouissance sensuelle immédiate " .

Rien d'étonnant que les élites d'alors aient si aisément adopté des philosophies grecques telles que "le stoïcisme, l'épicurisme et le scepticisme", très exactement adaptées à leur situation :

" car les systèmes de ce temps, le stoïcisme, l'épicurisme et le scepticisme, quoique opposés, aboutissent cependant au même résultat, à savoir, rendre l'esprit en soi indifférent à l'égard de tout ce qui présente la réalité. Ces philosophies étaient donc fort répandues parmi les gens cultivés : elles rendaient l'homme en soi inébranlable, par la pensée, l'activité qui produit l'universel." (245)

La pauvreté ou l'unilatéralité de ces doctrines résonnaient parfaitement en elles et y trouvaient un écho favorable, sans compter qu'elles étaient en phase avec leur manque constant d'approfondissement théorique.

" Dans le malheur du monde romain, tout ce qu'il y a de beau, de noble dans l'individualité spirituelle a été effacé d'une main rude et glacée. Dans ce monde de l'abstraction, l'individu a dû chercher à l'intérieur de lui-même la satisfaction que la réalité effective ne lui donnait pas ; il a dû fuir vers l'abstraction en tant que pensée, il l'a dû en tant que sujet existant : il a dû fuir vers cette liberté intérieure du sujet en tant que tel. Une telle philosophie est ainsi appropriée à l'esprit du monde romain."

Elles n'y ont du reste joué aucun rôle positif, pas même lors du règne de Marc-Aurèle *Antonin " le philosophe "* : " Mais l'état de l'Empire n'a pas été changé par cet empereur philosophe " .

Le stoïcisme fournissant l'expression la plus adéquate aux malheurs romains, sera tout naturellement le mieux accueilli et illustré par l'intelligentsia romaine, toujours avec " un tour rhétorique et parénétiq ue " (sermon), fort éloigné du style proprement philosophique.

" Dans le monde romain, c'est une attitude tout à fait conséquente et répondant à l'état des choses, que la conscience s'est donnée dans cette philosophie. C'est pourquoi c'est surtout la philosophie stoïcienne qui a été à demeure dans le monde romain."⁴⁵

⁴⁵ *H.Ph.* IV. pp. 638, 644, 645, 684 et 685 ; cf. égal. *Phén. E. E* (BB) VI. *L'Esprit A. c)* *L'état du droit*

Vu le caractère désespérant ou de refuge -« illusoire »- de cette réponse, encore plus patent dans la proposition toute négative et lénifiante du scepticisme, qui refuse « dogmatiquement » de se prononcer, il ne pouvait de toute façon remédier au mal qui rôdait, ni satisfaire pleinement l'esprit épris de solution plus consistante ou effective.

" Mais cette réconciliation intérieure par la philosophie n'avait elle-même qu'un caractère abstrait dans le pur principe de la personnalité ; car la pensée qui, en tant que pure, se prenait elle-même pour objet et se réconciliait, était parfaitement sans objet, et l'inébranlable fermeté du scepticisme faisait de l'absence de fin, la fin même de la volonté. Cette philosophie n'a connu que la négativité de tout contenu et n'est que le conseil donné par le désespoir à un monde qui n'avait plus rien de solide. Elle ne pouvait satisfaire l'esprit vivant qui réclamait une réconciliation d'un ordre supérieur." (245-246)

Il faudra attendre le Christianisme pour assister au dénouement de la douleur ou souffrance de l'" existence spirituelle et intérieure " romaine et au " salut du monde ", mais en même temps cela signera la fin du " monde romain " dans sa spécificité.

Le paradoxe de ce dernier réside en effet dans le fait que son « abstraction », tout en étouffant toute forme de particularité ou singularité consubstantielle à la vie concrète des sociétés, elle a purifié celles-ci et donc l'âme humaine du particularisme contraire à sa destination "absolue" ou universelle fondamentale, et favorisé du coup l'émergence du *Christ*, soit de la vraie subjectivité, distante à la fois de "la subjectivité particulière" et du sujet purement abstrait : "à savoir comme cet homme-ci, dans une subjectivité abstraite". Ainsi elle "a préparé le terrain pour un monde spirituel supérieur".

"Il était la fatalité qui étouffait les dieux et la vie sereine à son service, et la puissance aussi qui purifia l'âme humaine de toute particularité. Toute sa condition est donc comparable à un lieu d'accouchement et sa douleur à celles de l'enfantement d'un autre esprit supérieur, révélé dans la *religion chrétienne*. Cet esprit supérieur renferme la réconciliation et la libération de l'esprit, car l'homme devient conscient de l'esprit dans sa généralité et son infinité."

Et ce nouveau monde constitue un « re-commencement » radical de l'Histoire, dans la mesure où, grâce au dogme de l'*Incarnation* et/ou de la *Trinité*, il dépasse le principe abstrait présent et, explicitant pour la première fois l'Unité du monde céleste (divin) et terrestre (historique), dévoile la véritable nature spirituelle de Dieu et/ou de l'Homme.

"Dieu n'est reconnu comme *esprit* que si l'on sait qu'il est un en trois personnes. Ce nouveau principe est le gongol autour duquel tourne l'histoire universelle. L'histoire aboutit là et part de là." (247)

Partant il révèle le « secret » du Devenir humain.

On résumera donc l'histoire romaine à deux hauts-faits capitaux et de portée mondiale. Premièrement et sur le plan politique, la formation d'un empire sans précédent ni suite, empire que l'Histoire a légitimé *a posteriori* par les effets linguistiques, techniques et juridiques qu'il a induits sur une bonne partie de la planète.

"Les Romains avaient, il est vrai, le droit d'étendre leur domination ; il faut considérer l'immensité de leur empire comme une condition mondiale immense, unique, dépassant toute mesure, toute individualité".

Deuxièmement et sur le plan religieux, l'expansion d'une religion « humaine », le Christianisme, honnie logiquement par tous les ennemis du genre et du Discours (*Logos* ou Verbe) humains.

Si l'histoire romaine restera à jamais gravée dans nos mémoires, c'est qu'au-delà de son empire et des traces qu'il a laissées, elle marque, avec celle de *La Judée* et du " peuple juif " (150-248), le passage obligé de cette révélation.

" Le monde romain constitue le point de transition fort important qui conduit à la religion chrétienne, le terme intermédiaire indispensable. ... C'est pourquoi elle contient pour la détermination de l'Idée, celle de la conscience de soi - de l'esprit ; c'est en cela que consiste l'importance infinie et la nécessité de la religion romaine."

Telle est la raison profonde du culte que nous ne cessons de lui vouer.

Tous les torts et les vices de la civilisation romaine, y compris les persécutions des premiers chrétiens, sont rachetés par cette unique " nécessité ".

" Le génie romain, ce *Fatum*, a annihilé ce bonheur et cette joie sereine de la vie belle et de la conscience des religions antérieures et réduit toutes les formations à l'unité et à l'égalité. C'est cette puissance abstraite qui a causé un immense malheur et une douleur universelle, douleur qui devait être celle de l'enfantement de la religion de la vérité. La pénitence du monde, le délaissement de la finité, le désespoir prédominant dans l'esprit du monde de ne pas trouver dans cette vie et dans la finité de satisfaction, tout cela servait à préparer le terrain pour la véritable religion de l'esprit, préparation qui devait être faite de son côté par l'homme afin que « le temps soit accompli ». La chose même est réalisée dans la religion chrétienne."⁴⁶

Pareillement l'on absoudra le péché de (in)suffisance du stoïcisme et du scepticisme romains, au nom de " la forme de l'universalité " qu'ils ont tous deux promue et mise en œuvre. L'on y adjoindra son immense mérite de diffuseur de la culture grecque, mais, bien compris, il ne fait nullement nombre avec la pensée antécédente, " la philosophie de Platon et d'Aristote ... [ne jurant point avec] le contenu essentiel de la religion chrétienne " (254).

A ceux qui se scandaliseraient d'une telle vision, outrageusement téléologique selon eux, du déroulement temporel, nous rappellerons qu'à l'inverse de la nature, l'Histoire est justement scandée par la continuité ou l'« évolution » au cours de laquelle l'antérieur (inférieur) préfigure le postérieur (supérieur) et est remplacé par lui.

" La nature ne se comprend pas elle-même, et c'est pourquoi la négativité de ses formations n'existe pas pour elle. En revanche dans la sphère spirituelle, il devient manifeste que les formations supérieures ont été produites par l'élaboration des formations antérieures, inférieures. C'est pour cela que ces dernières ont cessé d'exister."⁴⁷

Une (double) loi structure un tel progrès : l'anticipation et la rétroaction, celle-ci formulant la vérité de celle-là, comme le souligne maladroitement mais avec suffisamment de pertinence le « matérialiste » auteur de la *Critique de l'économie politique*.

" L'anatomie de l'homme est la clef de l'anatomie du singe. Dans les espèces animales inférieures, on ne peut comprendre les signes annonciateurs d'une forme supérieure que lorsque la forme supérieure est elle-même déjà connue. Ainsi l'économie bourgeoise nous donne la clef de l'économie antique, etc." (Marx⁴⁸)

L'Histoire se juge toujours *après-coup*, à ses résultats.

⁴⁶ *Ph.R.* II. 2. pp. 177, 190 – 192 et 194-195

⁴⁷ *Ph.H.* Introd. *Raison dans l'Histoire* p. 182

⁴⁸ *Contrib. Critique écon. pol.* Introd. III. p. 169 (Éds. sociales)

Or les conséquences du christianisme sont évidentes, grandioses, "révolutionnaires", n'hésite pas à dire le philosophe, surtout si on complète les *Évangiles* et "Paroles du Christ" par les *Actes des Apôtres* et ce qu'ils nous enseignent de la vie de " la communauté chrétienne " originaire (253), semblable à une société *communiste* primitive dont les membres partageraient tout. Ils posent la nature divine, infinie de l'Homme (*Fils de Dieu*), de tout homme sans exception.

" Donc, grâce à la religion chrétienne, l'idée absolue de Dieu est devenue consciente en sa vérité, l'homme s'y trouvant recueilli lui-même suivant sa vraie nature, donnée dans l'intuition déterminée du Fils. L'homme, considéré pour lui-même comme fini, est en même temps aussi image de Dieu et source de l'infinité en lui-même ; il est fini en soi, il a en lui-même une valeur infinie et la destination pour l'éternité. Ainsi, il a sa patrie dans un monde suprasensibles, dans une intériorité infinie, qu'il n'acquiert qu'en rompant avec l'existence et le vouloir naturels et par son effort en vue de cette rupture intérieure." (256-257)

Aucune religion n'avait ni n'aura « laïcisé » à ce point le mystère religieux, encore moins proposé des leçons aussi « humanistes ».

S'en dégage tout d'abord l'idéal d'*égalité* ou d'universalité des hommes et corrélativement l'impossibilité de l'esclavage dont l'abolition est programmée sinon immédiatement réalisée : entre l'affirmation d'un principe et sa concrétisation, des siècles devront s'écouler.

" Premièrement l'esclavage est impossible dans le christianisme, car l'homme est considéré désormais comme homme selon sa nature universelle en Dieu ; chaque individu est un objet de la grâce divine et de la fin divine : Dieu veut que *tous* les hommes soient sauvés. Donc, complètement en dehors de toute particularité, en soi et pour soi, l'homme certes déjà en tant qu'homme, a une valeur infinie et précisément, cette valeur infinie résout toute particularité de naissance ou de patrie."

S'ensuit ensuite " l'autre principe, le deuxième ", celui de la *liberté* humaine inconditionnelle, non soumise à une quelconque force externe, celle même qu'évoqueront tous les philosophes « chrétiens », à commencer par Descartes, et que Kant baptisera l'*Autonomie*.

" La liberté grecque fut celle de la fortune et du génie ; elle avait encore pour condition l'*esclavage* et les *oracles*, tandis que maintenant apparaît l'absolue liberté en Dieu. Maintenant l'homme n'est plus dans le rapport de dépendance, mais dans celui de l'amour, ayant conscience d'appartenir à l'Être divin. Quant aux fins particulières, l'homme se détermine désormais lui-même et se sait puissance universelle de tout le fini. Tout le particulier cède la place au fond spirituel de l'intériorité qui ne se résout qu'en présence de l'Esprit divin. Ainsi tombe toute la superstition des oracles et du vol des oiseaux : l'homme est reconnu comme la puissance infinie de la décision."

Son extériorisation, tout aussi incontournable –" faire pénétrer (*einbilden*) l'idée de l'esprit également dans le monde du présent spirituel immédiat " - requerra similairement beaucoup de patience et de temps.

A vrai dire, cette " tâche " (257), éminemment indispensable pour une religion qui prêche l'*Incarnation*, échoira à un autre peuple que le peuple romain.

" Que la religion apparaisse comme raison humaine, que le principe religieux qui réside dans le cœur de l'homme se produise aussi comme liberté temporelle, c'est là seulement l'affaire de l'histoire. Ainsi se résout la division entre l'intérieur du cœur et l'existence. A cette réalisation est destiné un autre peuple, ou sont destinés d'autres peuples, à savoir les peuples *germaniques*. A l'intérieur même de la vieille Rome, le christianisme ne peut trouver son terrain et en constituer un empire." (258)

Car si ce dernier pouvait assurément se convertir à la nouvelle religion et briller encore de quelque éclat, il était trop habitué à sa culture « païenne », à ses préjugés et coutumes, et trop fatigué ou usé pour entreprendre une « révolution » en profondeur.

" La destination des peuples germaniques est de fournir au principe chrétien des supports. (265) ... Chez les Romains eux-mêmes le nouveau Principe ne peut pas se développer, mais le porteur de cette Idée est un peuple nordique."⁴⁹

Il s'enfonçait de toute façon depuis un moment déjà, nous l'avons dit, dans son déclin et sa chute approchait inexorablement.

3. Chute

Premier empereur à tolérer et même à se convertir au christianisme, Constantin donne au début du IV^e siècle son essor à la christianisation de l'empire, c'est-à-dire quasi du monde, Rome ou Byzance, transformée en Constantinople et dénommée la *Nouvelle Rome*, apparaissant alors comme " la Triomphatrice du Monde "⁵⁰ et s'étendant sur tous les continents.

" L'empire romain comprenait toute la terre civilisée, de l'Océan occidental au Tigre, de l'intérieur de L'Afrique au Danube (Pannonie, Dacie). Dans cet empire immense, la religion chrétienne fut bientôt universellement répandue."

A la fin du siècle, Théodose –" le dernier reflet de l'éclat qui avait illustré le monde romain "-, instituera la religion chrétienne comme Religion d'État. Mais à sa mort " l'empire fut partagé ... [en] l'empire d'Orient ... [et] l'empire d'Occident " (259), chacun menant un destin séparé mais voué identiquement à la ruine dont des invasions étrangères furent les instruments mais dont la cause principale gisait dans sa propre décomposition.

Celui-ci succomba vite aux coups des "hordes barbares ... un peuple nouveau de chrétiens", vierge de toute conception culturelle poussée, et qui tentera ultérieurement et vainement de reconstituer un *Saint-Empire romain germanique* ; ce dernier connaîtra le même sort final que son devancier et modèle réel.

" L'ancien Empire romain a été détruit par les barbares du Nord ; de même, pour le Saint Empire germanique, le principe de sa destruction est venu du nord."⁵¹

Et ce d'autant que la raison externe de son extinction précipite simplement une issue prévue par sa malformation constitutionnelle interne : "un empire électif [qui en tant que tel] n'est pas devenu un État unique" (327) et qui mériterait plutôt le nom de "la fiction de l'*Empire*" (345). En une figure nettement plus chimérique et cruelle, le *Troisième Reich* s'en réclamera et voudra la ressusciter, voire renouer, tout comme l'*État fasciste* italien, avec le paganisme antique, mais heureusement il périra rapidement, également victime de ses adversaires et surtout de son anachronisme et de sa « folie » meurtrière intrinsèque.

⁴⁹ *Ph.H.* p. 761 (éd. Lasson)

⁵⁰ *La Positivité de la religion chrét.* Append. p. 204 (Suhrkamp)

⁵¹ *La Constitution de l'Allemagne* 2^e Partie 6. in *Écrits politiques* p. 93 (Éds. Champ libre)

Quant à *L'Empire Byzantin*, ou " L'Empire d'Orient, [s'il] se maintint longtemps encore ", un millénaire, il était davantage que son « jumeau », paralysé par la tradition et lesté par son *orientalisme*, pour songer, comme les *Germaines*, peu « cultivés » à l'époque, à réformer ses mœurs et à les adapter à la religion qu'il avait pourtant formellement faite sienne.

" La religion chrétienne est ici introduite dans une formation parachevée qui n'est pas venue d'elle ; là au contraire, commence tout à fait au début le processus de la civilisation en ayant comme point de départ, le christianisme."

" L'esprit du christianisme " devait être foncièrement étranger à son *ethos* établi et achevé. Héritier simultanément " de la science grecque et d'une civilisation orientale raffinée ... [ainsi que de] la législation civile [romaine] " qu'il parachèvera avec le *Code Justinien* (260), ce régime était de surcroît rongé par des dérèglements internes dévastateurs qui le privaient de tout dynamisme historique authentique.

Nonobstant ses qualités indéniables et ses quelques créations, il s'avéra inapte à réactualiser ses fondements en les réanimant par "l'esprit" qui pointait et à les vivifier par un nouveau souffle, s'adonnant plutôt au chatolement des derniers feux d'une culture moribonde.

" La lumière qui éclaire l'obscurité donne bien de la couleur, mais non un tableau animé par l'esprit. L'empire byzantin est un grand exemple qui montre comment la religion chrétienne peut rester abstraite chez un peuple cultivé quand toute l'organisation de l'Etat et des lois n'est pas reconstruite selon son principe."

Pire, au lieu d'affronter les décisifs et graves problèmes qui se posaient à eux, les Byzantins se complurent dans " de violentes guerres civiles ", des " disputes sur les images " (icônes), d'obscures, voire futiles, " querelles religieuses " (261) et " des jeux dénués d'art et cruels ". Plongés dans "lerêvedelasuperstition... [et] dans l'obéissance aveugle aux patriarches et au clergé", ils fixèrent à jamais le visage rigide et rétrograde de l'"orthodoxie... [et de] lasuperstition des Grecs", à mille lieues du christianisme et de l'hellénisme de leurs Ancêtres, et tel qu'on le rencontre encore de nos jours dans les contrées où ils ont sévi.

Ainsi divisé à l'intérieur de soi, ce qui restait de l'Empire constitua une proie facile pour le prochain et peu effectif empire ottoman (la *Sublime Porte*) qui lui succéda.

" L'empire byzantin était ainsi déchiré par toutes les passions ... jusqu'à ce qu'enfin l'édifice caduc de l'empire romain d'Orient fut abattu par l'énergie des Turcs vers le milieu du XV^e siècle (1453) " (262)

Avec lui se termine le règne du Principe romain, dont la fin réelle remonte cependant à la chute de Rome au V^e en 476, la partie orientale de l'Empire relevant plus de l'Histoire de l'Asie, c'est-à-dire celle des commencements ou de l'enfance de l'Humanité, que de l'Histoire de l'Europe, id est celle de son accomplissement ou de sa maturité.

" En Asie s'est levée la lumière de l'Esprit et avec elle l'histoire universelle. ... L'Asie antérieure fond ces deux facteurs [plaines et montagnes] en un seul, c'est pourquoi elle se trouve en rapport avec l'Europe ; car ce qu'elle contenait de supérieur, cette région ne l'a pas conservé, mais l'a envoyé en Europe. Elle représente tous les principes religieux et politiques à leur début, mais c'est en Europe qu'ils se sont développés." (80-81)

Et celle-ci se poursuit maintenant, en quoi elle forme *notre* Histoire.

Notre Présent, nous y avons insisté, est en effet tributaire du Passé et se construit avec lui ; ce n'est qu'ainsi qu'il est vraiment " *actuel* ", « in-sistant », se " « maintenant » " dans le temps ou « *pré-sent* » et non seulement éphémère, fuyant ou labile (instantané).

" Comme nous l'avons dit, le monde actuel, la forme actuelle de l'Esprit, sa conscience de soi, comprend en soi tout ce qui est apparu dans l'histoire sous la forme des degrés antérieurs. ... Les moments que l'Esprit paraît avoir laissés derrière lui, il les possède toujours dans son actuelle profondeur."

En vocabulaire religieux on dira "éternel ... immortel", synonyme d'un présent préparé (toujours déjà là) et persistant (toujours encore là), transcendant largement la simple chronique événementielle. Et qui d'autre que les Grecs, les Romains et les Chrétiens (et les Juifs) ont contribué à éduquer ou façonner " l'humanité européenne " ?

Si eux-mêmes ou leurs descendants naturels directs n'occupent plus la place et ne jouissent plus du prestige qui furent jadis les leurs, c'est qu'ils ont déjà joué leur rôle et rempli leur tâche et que les mêmes ne parodent jamais deux fois sur le devant de la scène.

" Un peuple ne peut pas passer par plusieurs stades, il ne peut pas faire deux fois époque dans l'histoire. ... Dans l'histoire, un peuple ne peut dominer qu'une seule fois parce que dans le processus de l'Esprit un peuple ne peut se charger que d'une seule mission."⁵²

Il appartient au contraire aux acteurs ou agents historiques de passer le témoin à d'autres qui se chargeront de prolonger leur œuvre, dans d'autres circonstance et sous une autre forme. L'empire romain tel quel est bel et bien mort et il est certes vain de caresser, avec les Othons, "l'idée de continuer l'ancien empire romain" (208) : nul ne le fera renaître un jour de ses cendres. Aussi de même que nous dénigrons la fable du *Saint-Empire romain germanique*, l'on dénoncera "*L'idée de l'Empire latin*", destinée à contrebalancer les empires slavo-soviétique et anglo-saxon, suggérée par Kojève au sortir de la Seconde guerre mondiale⁵³.

Mais puisque les successeurs conservent les acquis de leurs devanciers, l'on ne se laissera point gagner par la désolation ou la nostalgie à la vue des " ruines de ... Rome ... [ni entraîner] à faire des réflexions sur la caducité des empires et des hommes " (62), ceux-ci survivant en nous qui sommes leurs « héritiers » et qui perpétons tant leur souvenir que leurs réalisations. Qu'avons-nous fait d'ailleurs ici, en nous intéressant à l'Histoire de Rome, sinon réfléchir " l'idée de l'humanité européenne " -" « la figure spirituelle de l'Europe » ... l'Europe spirituelle " ou " le phénomène « Europe » ... *le concept d'Europe* ... le « monde » européen " (Husserl)-, dont les Romains furent précisément, après les Grecs et avant les « Alle-mands » ou les Germains -soit la quasi-totalité des peuples européens dont les Franç(ai)s-, les hérauts et les protagonistes privilégiés et qui reste pour l'heure *l'Idée rectrice* de l'Histoire, les Européens n'étant pas parvenus au bout de leur mission : " la vocation de l'Occident à l'égard de l'Humanité "⁵⁴ ?

⁵² *Ph.H. Introd. Raison dans l'Histoire* pp. 214-215, 277 et 211-212

⁵³ *Esquisse d'une doctrine de la politique française in Hommage à A. Kojève* (BnF 2007)

⁵⁴ *Crise de l'hum. europ. et la philo.* I. pp. 347, 352 et III. p. 382 in *Crise sc. europ. et la phén. transc.* (Gall.) ; vide nos études « *De l'Allemagne* » ou *l'Europe des Philosophes* et *L'Europe ou la Philosophie*

Et que nous apprend en définitive cette *Idée*, née en Grèce et propagée ailleurs par Rome ? La véritable *Communauté* ou *Égalité* entre les hommes, fin ultime de toute Cité digne de ce nom, se réalise au cours du temps et ce par les seuls moyens dont les humains disposent, le Droit et la Guerre. A l'instar des Guerres médiques que les Grecs ont dû mener pour que surgisse un jour une *Atlantide* authentique : démocratique - « socialiste »⁵⁵, les Romains furent confrontés à la nécessité des Guerres Punique et de toutes celles qu'ils ont entreprises pour imposer au Monde leur *Imperium* « légal ». Néanmoins si la Violence s'avère assurément et inéluctablement une condition indispensable-nécessaire de l'Œuvre humaine globale, elle n'en forme certainement pas une condition suffisante et unique. Tout en la matière dépend de la *manière* dont elle est utilisée ou du Principe qui la sous-tend.

Or de ce point de vue force est de constater que le Principe romain fut entaché d'*abstraction* ou d'unilatéralité, trop enclin à défendre une conception rigide du sujet juridique, lui-même indûment identifié aux « citoyens romains » et même à une classe d'entre eux (les patriciens) plutôt que d'épouser la cause de l'« Homme » en tant que tel, en son universalité différenciée. Cet « aristocratie ne pouvait à la longue que se retourner contre ses tenants, provoquant des luttes internes et des oppositions externes. Les deux conjuguées conduisirent à leur chute. Quels que fussent ses mérites insignes, l'empire romain, seconde étape obligée de l'«européanisation» ou universalisation des Idéaux hellènes de Rationalité et de Justice, cèdera logiquement devant l'exigence d'une incarnation plus concrète de ces mêmes idéaux, formulée par le Christianisme et reprise à leur compte par les « Barbares » qui édifieront une autre Culture ou Europe, plus respectueuse des normes de l'Égalité applicable à tous, en abolissant en particulier l'esclavage.

Cette nouvelle Europe ne se coupera pas pour autant de ses racines, elle demeure la même Europe, fille directe de l'Hellade et de Rome – " le socle de la Grèce et de Rome " -, mais qui grâce à " un retour [approfondissant] à l'antiquité " pousse plus haut et plus fort leurs propres règles. A l'« empire romain », déjà en soi règne d'une certaine liberté, elle substitue progressivement " le royaume de la liberté " à la fois intérieure ou théorique et extérieure ou pratique⁵⁶. L'Idée d'*Europe*, de *Liberté* ou d'*Égalité* se révèle bien l'absolu Invariant du Devenir humain. Partant la Légende romaine, celle de la "Rome éternelle" (Fichte), nous concerne effectivement : " *De te fabula narratur* " (Horace)⁵⁷. Elle nous enseigne *notre* Histoire, soit simultanément notre Passé et notre Avenir qui n'est peut-être pas préinscrit dans le détail mais est parfaitement prévisible dans ses grandes lignes, pour peu que l'on déchiffre correctement les différents stades, à commencer justement par l'Antiquité, du « Pré-sent » que nous vivons.

J. Brafman

⁵⁵ vide notre étude *L'Atlantide " Mythe ou Histoire in Cahiers philosophiques n° 28 sept. 1986*

⁵⁶ Hegel, *Textes pédagogiques* pp. 78-79 (cf. *H.Ph. I.* p. 21) ; E. Alloc. 1818 p. 148 et Marx, *C. III.* 7è s. ch. XLVIII. p. 198

⁵⁷ Fichte, *Discours à la Nation allemande VIII.* p. 173 et Horace, cité par Marx in *op. cit.* Préf. 1^{ère} éd. all^{de} p. 18